

La vie de Heine

Franz Mehring¹



Henri Heine, Karl Marx et Jenny Marx à Paris en 1844.

Source : Henri Heine, Pages choisies. Paris: Éditions Sociales, 1964, pp. 49-105.

¹ La biographie de Heine par Franz Mehring a paru comme préface aux *Œuvres* de Heine publiées en 1911 par les éditions du *Vorwärts*, organe central de la social-démocratie allemande. Franz Mehring a été le plus remarquable historien et critique littéraire que le socialisme allemand ait eu dans la période de la deuxième Internationale, en même temps qu'un très grand journaliste et un écrivain éminent. D'origine bourgeoise, et même semi-féodale, fils d'officier prussien, ancien rédacteur en chef des plus grands journaux d'Allemagne, il avait adhéré à quarante-cinq ans au parti socialiste. Lorsque la guerre impérialiste de 1914 eut éclaté, il fut, à l'âge de soixante-dix ans, l'un des tout premiers en Allemagne à relever le drapeau de la lutte de classe prolétarienne. Jeté en prison pour son opposition à la guerre, il en sortit la santé ruinée et mourut le 29 janvier 1919. Il a publié non seulement des études critiques de la plus haute valeur sur tous les grands écrivains allemands, mais des aperçus profonds sur Molière et Voltaire. Il a propagé la philosophie marxiste, non sans tomber parfois dans des erreurs, et a lutté efficacement contre l'esthétique idéaliste et contre les vues réactionnaires de Schopenhauer, des néo-kantiens, de Sombart et d'autres ennemis du matérialisme. D'après Lénine, Mehring est un homme « *qui ne voudrait pas seulement être marxiste, mais qui sait l'être* ».

1. LA JEUNESSE

Le point final n'est pas mis à la vieille controverse sur la date de la naissance de Henri Heine. Plus d'une fois, surtout en son âge mûr, il a lui-même déclaré, en y insistant, qu'il était venu au monde le 13 décembre 1799, mais le doute reste permis. Il est probable qu'il a vu le jour deux ans plus tôt ; c'était le premier enfant d'une famille juive de condition modeste.²

Après avoir été chargé des subsistances de l'armée hanovrienne, le père s'était fixé à Düsseldorf et avait épousé la fille du médecin van Geldern. C'était une nature débonnaire, facile à vivre, mais un esprit insignifiant, et la mère lui était bien supérieure, quoique l'éducation savante qu'on lui attribue soit quelque peu sujette à caution, à en juger par les lettres qui nous restent d'elle. Pour son aîné, elle avait des ambitions élevées, mais toutes pratiques. La vocation poétique du jeune homme n'éveillait en elle qu'une grande méfiance.

Heine a parlé lui-même de son enfance à différentes reprises : dans les *Tableaux de voyage* aussi bien que dans ses *Mémoires*. On trouve là un mélange de poésie et de vérité, et, en dépit de l'authenticité de la note fondamentale, il convient de soumettre à un examen minutieux la fidélité des détails. Rien n'éclaire mieux sa jeunesse qu'une phrase de lui, écrite en 1833 à Varnhagen von Ense :

« Si j'ai pris les armes un jour, c'est que j'y étais obligé par la moquerie d'autrui, par la suffisance insolente des gens bien nés : mon berceau contenait déjà la feuille de route de toute ma vie. »³

Contrairement au cas de Marx, pour qui l'origine juive n'a jamais eu d'importance, elle fut à la fois la source du bonheur et du malheur de Heine. Si elle lui a valu une existence de proscrit, toujours agitée, elle l'a amené aussi à prendre place parmi les combattants d'avant-garde d'une humanité libre, et dans cette phalange son nom brille d'un éclat immortel. Sa famille n'appartenait pas au cercle des Juifs cultivés, fort répandus d'ailleurs en Rhénanie ; les lettres de sa mère montrent qu'habituee à l'hébreu, elle ne connaissait l'allemand qu'imparfaitement ; le poète lui-même a eu maille à partir avec la grammaire allemande jusqu'à l'époque de ses premières publications. Cependant, la domination française, établie sur les pays rhénans pendant l'enfance de Heine, avait libéré le judaïsme allemand de chaînes honteuses, et c'est ce qui explique l'enthousiasme de Heine pour Napoléon, sentiment fort naturel et qu'on ne lui imputera pas à déshonneur, à moins d'en croire le patriotisme de nouvel Empire, selon lequel il faut s'estimer plus heureux de recevoir comme un chien les coups de pied d'un Hohenzollern que d'être traité en être humain par un Napoléon. D'ailleurs, Heine, une fois mûri par l'âge, a su contenir son admiration pour Napoléon dans les bornes convenables.

Mais, au seuil des années où s'éveille la vie de l'esprit, la figure de Napoléon devait lui apparaître sous un jour d'autant plus lumineux que, fidèle aux conceptions rétrogrades de l'est de l'Elbe, le gouvernement prussien, auquel les pays rhénans étaient échus lors des maquignonnages du congrès de Vienne, entreprit d'abolir les réformes bienfaites de la domination française et notamment de plier les Juifs au joug ancien⁴. Dès lors, le jeune Heine, formé au lycée de Düsseldorf, n'avait plus aucune perspective de faire

2 La discussion sur la date de naissance de Heine est aujourd'hui terminée. Il est démontré qu'il est né le 13 décembre 1797. S'il a lui-même participé aux efforts, longtemps couronnés de succès, qui étaient destinés à induire en erreur les contemporains et la postérité, c'est parce qu'il était venu au monde deux mois avant le mariage de ses parents : ceux-ci avaient forcé la main aux autorités familiales en les plaçant devant le fait accompli. Voir l'exposé de l'ensemble du problème par Walther VONTIN dans *Heinrich Heine*, Aufbau-Verlag, Berlin, 1949, et en français, Geneviève BIANQUIS, ouvrage cité, p. 7.

3 *Œuvres complètes* de Henri Heine, *Correspondance inédite*, 2, p. 150.

4 Cf. H. LICHTENBERGER, ouvrage cité, p. 17 : « La Prusse... avait à la vérité accordé aux Israélites les droits civils par l'édit du 11 mars 1812, mais ce même édit leur interdisait l'accès des fonctions publiques ; une ordonnance de 1822 les

la carrière de fonctionnaire que sa mère avait envisagée pour lui. Elle décida de l'orienter vers les affaires, pour lesquelles il manquait de toute aptitude.

Bien entendu, ce fut un échec dès l'apprentissage, tenté d'abord chez un banquier, puis chez un épicier de Francfort-sur-le-Main. Heine revint à Düsseldorf au bout de quelques mois, au grand déplaisir de ses parents ; ils n'eurent d'autre recours que de le faire entrer au comptoir de Salomon Heine, un de ses oncles paternels, qui, après avoir débuté comme pauvre garçon de courses, était devenu multimillionnaire. Heine s'y accrocha deux années durant, de l'été de 1816 à l'été de 1818, et cette tentative se termina non par un fiasco, mais par l'établissement du jeune homme dans une affaire à lui, avec l'aide de son oncle. Cependant, dès le début de l'été 1819, la maison de tissus « Harry Heine et Cie » se trouvait acculée à la liquidation : ce fut la fin d'une carrière commerciale à laquelle Heine avait, bien malgré lui, sacrifié trois précieuses années de jeunesse.

Par bonheur pour lui, l'oncle Salomon se déclara prêt à payer des études à « l'idiot de garçon » à condition qu'il choisisse une carrière capable de nourrir son homme ; il avait projeté de lui faire étudier le droit pour l'installer ensuite comme avocat à Hambourg. Ce plan a également échoué, et ce qui, de prime abord, semblait être un coup de chance pour Heine a fait encore son malheur, peut-être le plus grand malheur de sa vie : il est tombé dans la dépendance perpétuelle de ce parvenu absolument inculte, dont le naturel n'excluait peut-être pas une certaine bonhomie, mais qui trônait sur ses sacs d'argent et se croyait en droit de se passer n'importe quel caprice de grand seigneur. Quant à la valeur intellectuelle de Heine, il ne l'appréciait que par oui-dire, et l'amour passionné dont ce neveu à la vie ratée brûla pour sa fille Amélie ne devait guère impressionner un dur à cuire comme ce roi de la Bourse.⁵

Cependant, le talent poétique s'était éveillé en Heine. Il publia ses premières œuvres dans une feuille de Hambourg. De même que tous les poètes appelés à frayer des voies nouvelles commencent par se rattacher à la tradition littéraire établie, – les génies même ne font pas exception et Goethe, pour sa part, a fait des débuts à la française, – Heine est parti du romantisme, qu'illuminait encore, après 1815, une splendeur très lente à pâlir. Les « *Tableaux de rêve* », qui marquèrent ses débuts, sont tout romantiques encore, aussi bien par le thème que par la forme ; ils ont pour sujet essentiel, sinon exclusif, Josépha, la jolie fille du bourreau, dont Heine parle dans ses Mémoires. Cependant, les toutes premières productions du poète proclament déjà avec assez d'éloquence qu'il ne s'est pas inféodé à l'école romantique ; cela ressort surtout des « *Grenadiers* », écrits dès 1816, s'il faut l'en croire, et en tout cas avant son passage à l'université, si l'on admet de sa part une erreur de mémoire, comme le font plusieurs auteurs. Par le sujet et par la forme, rien n'est moins romantique que cette magnifique ballade, qui n'a guère d'égaux en langue allemande.

C'est à l'université de Bonn, où il étudia de l'automne de 1819 à l'automne de 1820, que Heine parvint à voir plus clair dans ses rapports avec le romantisme. Dans cette ville, il entra en relations étroites avec August Wilhelm Schlegel, l'un des chefs de l'école romantique, qui ne compte guère comme poète, mais beaucoup comme fin critique d'art et traducteur accompli. Plus tard, Heine lui a fait un bien mauvais parti, mais il est hors de doute qu'il a beaucoup appris à son contact pendant son séjour à Bonn et quelques sonnets témoignent d'ailleurs de sa reconnaissance. Pourtant, dès cette période, Heine publia dans un journal rhénan un petit article où, tout en exprimant de nouveau une haute estime à Schlegel,

écartait aussi de la carrière de l'enseignement, dans les universités comme dans les écoles. Le roi espérait, d'ailleurs, l'extinction progressive du judaïsme et veillait à ce que l'édit de 1812 fût exécuté dans sa rigueur ; il... voyait d'un œil favorable une société nouvellement créée pour la diffusion du christianisme parmi les Juifs, et qui se recrutait parmi les théologiens et les gens du monde. »

⁵ Ces affirmations de Mehring doivent être prises à la lettre : la banque de Salomon Heine négociait sur un pied d'égalité avec plus d'un monarque et plus d'un gouvernement ; il n'était pas rare que ce potentat de la finance fit antichambre aux rois du Danemark et de Suède. Toute sa vie, Henri Heine a joué par rapport à lui le rôle désagréable de parent pauvre : « *Ma mère, étant grosse, lisait des œuvres littéraires, et je suis devenu poète ; la mère de mon oncle, au contraire, lisait des histoires de brigands sur Cartouche, et l'oncle Salomon est devenu banquier.* » Amélie, digne fille de cet homme de finances, ne pouvait que préférer un propriétaire foncier au poète sans le sou, et ainsi naquit chez Heine l'horreur du monde réel ; ainsi perça dans ses vers, malgré la confusion de ses idées, la voix vivante de la protestation démocratique contre la loi de l'argent.

qu'il mettait même à côté de Goethe, il donnait déjà à entendre qu'il était bien loin d'accepter l'héritage du romantisme les yeux fermés.

« Le romantisme vrai, ce n'est en aucun cas ce que tant de gens font passer pour tel, à savoir un mélange d'émail espagnol, de brouillard écossais et de clinquant italien, des images confuses et noyées, projetées comme par une lanterne magique et qui remuent et réjouissent étrangement l'âme par le jeu varié des couleurs et le brillant éclairage. »

Il pensait que le romantisme devait avant tout donner congé au Moyen Âge germano-chrétien.

« Il n'est plus de curé qui puisse mettre en Allemagne la pensée au cachot ; il n'est plus de petit despote de la noblesse qui puisse en Allemagne astreindre les bras à la corvée à coups de fouet ; et c'est pourquoi la muse allemande, elle aussi, doit redevenir une pure jeune fille allemande, libre, épanouie, sans nulle afféterie, et cesser d'être une nonne languissante ou une damoiselle orgueilleuse de ses aïeux. »

Ce texte de Heine, daté de l'été 1820, marque déjà, au fond, la rupture avec tout le romantisme. L'école romantique avait exprimé, en littérature, la réaction féodale de l'Europe orientale devant l'assaut révolutionnaire de la France : sa naissance la condamnait à ne connaître qu'un monde de rêve et d'idéal, la « magie de clair de lune » du Moyen Âge ; c'était là sa nature intime, et non quelque caractère fortuit, dont on aurait pu la débarrasser avec de bons conseils. On ne saurait pourtant conclure de cette remarque que l'école romantique se définit comme un simple produit de la réaction féodale ; elle a eu le caractère double du mouvement des peuples qui aboutit à la chute de Napoléon ; elle a incarné une renaissance nationale – si restreint qu'en fût le sens, si déformées qu'en fussent les conditions – et pour cette raison elle a marqué un progrès décisif sur la littérature classique. Elle a rendu, en particulier, de grands services à la langue allemande, qui recommençait peu à peu à se figer sous la contrainte des règles académiques ; elle lui a infusé un sang nouveau, puisé dans les trésors de la littérature du moyen haut-allemand, à la source intarissable des contes et des chansons populaires ; de cette façon, elle aurait pu établir avec les masses de la nation un contact beaucoup plus étroit que la littérature classique n'avait réussi à le faire, si le fil de sa vie n'avait pas été tranché par l'histoire. A Leipzig et à Waterloo, la victoire était revenue non aux peuples, mais aux princes ; et à leur service, le romantisme dégénéra complètement.

Le sauvetage de ses valeurs durables n'a peut-être préoccupé personne plus que Heine, celui de ses adversaires qui pourrait bien lui avoir porté les coups les plus graves. Il n'était pas fâché de s'entendre traiter de « romantique défroqué », et il a reconnu franchement qu'en dépit de toutes ses campagnes contre le romantisme, la nostalgie de la fleur bleue a sans cesse hanté son cœur. Il n'a même pas su se débarrasser tout à fait des mauvaises manières du romantisme, abusant du motif du rêve, jouant galamment avec les statues de marbre et les fantômes d'amoureuses ; lui qui, en 1820, demandait au romantisme, outre le renoncement au moyen âge germano-chrétien, essentiellement la représentation « plastique », n'a su pour sa part satisfaire à cette exigence que dans la poésie lyrique, mais ici au plus haut degré ; en revanche, quand il s'est essayé dans le drame et le roman, il n'a pas échappé au décousu du romantisme.

Ce n'est qu'en assimilant tout ce que l'école romantique possédait vraiment de force vive et de dynamisme que Heine a acquis le pouvoir de la dépasser, de devenir en poésie à la fois le dernier des romantiques et le premier des modernes. Il n'envisageait rien moins que de se réfugier dans l'empire des apparences esthétiques que la littérature classique s'était jadis bâti dans les nues, et qui était devenu aussi irréel que les produits fantastiques du romantisme. Contre la « période d'art », terme qui désignait pour Heine aussi bien la littérature classique que la littérature romantique, il faisait valoir les droits de la vie jusque dans la poésie, en s'appuyant non pas sur les articles desséchés d'un programme, qui n'aurait pas mené loin, mais sur les dons du génie, dont le sourd instinct trouve toujours la voie juste.

Si l'autorité de Schlegel ne l'empêcha pas de voir rapidement le revers de la médaille romantique, il ne tarda pas non plus à saisir le caractère rétrograde de la Corporation estudiantine germano-chrétienne, à laquelle il avait commencé par adhérer. Elle comprenait, certes, des éléments révolutionnaires, mais faibles et dispersés, et bien loin de pouvoir donner le ton à Bonn ; c'est à juste titre que Heine flairait, sous la teutomanie de ces « jeunes Vieille-Allemagne », un piètre esprit bourgeois. De plus, il n'était ni fumeur ni buveur ni bretteur ; il n'a jamais aimé à se bagarrer ou à lever le coude, ce que les patriotes allemands du nouvel Empire ne lui ont pas encore pardonné. Nature extrêmement délicate, il était sensible à la moindre pression du monde extérieur ; en particulier, des maux de tête nerveux l'ont tourmenté dès la plus tendre enfance.

À l'automne de 1820, il quitta Bonn pour se rendre à Goettingen, université qui avait eu ses grands jours, mais était bien déchue à cette date. Il n'y resta que quelques mois ; dès janvier 1821, il se faisait renvoyer pour un semestre à la suite d'une affaire d'honneur. Quelques semaines après, il s'en allait à l'université de Berlin ; il devait y demeurer jusqu'en mai 1823, donc plus de deux ans, et ces années-là comptent pour beaucoup dans sa vie.⁶

Le plus important, ce ne fut pas le cercle de jeunes poètes où il pénétra. La plupart d'entre eux sont oubliés depuis longtemps, et ils étaient trop insignifiants pour exercer sur lui une influence stimulante ; Christian Dietrich Grabbe, le seul de la troupe qui eût indubitablement des dispositions géniales, ne tenait pas beaucoup à voir Heine, bien que celui-ci lui soit resté fidèlement attaché jusqu'à sa dernière heure. Ce n'est pas le seul cas où Heine, que l'on représente comme dénigrant tout avec aigreur, a rendu le bien pour le mal. La différence totale des dons poétiques explique d'ailleurs pourquoi Grabbe ne trouvait dans les vers de Heine qu'« *imposture, mensonge et sottise* ».

Plus profonde fut l'influence exercée sur Heine par Varnhagen, et surtout par sa femme Rachel Levin. Heine a entretenu avec tous les deux des relations étroites sa vie durant, bien que Varnhagen, flatteur craintif et diplomate, ne fût pas précisément le « *frère d'armes d'une suprême affinité élective, pour le jeu comme pour la vie sérieuse* », titre que Heine lui a décerné plus tard, à une heure d'exubérance du cœur. C'est moins à Varnhagen lui-même qu'à sa femme, la spirituelle petite fée Rachel, que Heine est redevable d'inspirations qui se soutinrent longtemps. Elle se vouait de tout son être au culte de Goethe, qu'elle ne réussit à faire partager à son jeune admirateur que dans certaines limites. Heine était lui-même beaucoup trop poète et trop artiste pour ne pas éprouver pour le poète et l'artiste Goethe une admiration solide ; [6] cependant, il déclina catégoriquement, pour sa part, le « *grand génie qui déclina son temps* », et il voyait aussi nettement ce qui l'opposait à la littérature classique que ce qui l'opposait à l'école romantique.

C'est sous l'égide du salon Varnhagen, sorte de centre littéraire berlinois, que parurent en décembre 1821 les premiers poèmes de Heine, aux éditions de la librairie Maurer ; celle-ci remit à l'auteur, en guise de droits, quarante exemplaires gratuits⁷. Il s'agissait, pour l'essentiel, des textes qui ont formé dans la suite la section « *Jeunes souffrances* » dans le *Livre des chants* : on y entend surtout les accents plaintifs de l'amour malheureux, mais il s'y trouve déjà quelques perles des ballades et romances, genre où Heine a affirmé, toute sa vie, une maîtrise insurpassée. Ses rapports avec sa cousine Amélie, qui épousa en 1821 un propriétaire terrien de Königsberg, apparaissent ici sous leur vrai jour : une telle passion était vouée d'emblée au désespoir ; Amélie Heine n'a jamais eu qu'indifférence à l'égard de son cousin. Malgré bien des traits de maniérisme romantique qui entachent encore ce premier recueil, il produisit une forte impression sur l'élite des contemporains, par la pureté et l'authenticité du sentiment qui s'y manifestait, et

6 À Berlin, Heine fut l'élève de Hegel, ainsi que Mehring le signalera plus loin. Contrairement à des écrivains comme Börne, qui ne connaissaient pas Hegel ou qui le condamnaient, Heine a subi d'emblée la plus forte influence hégélienne au point de vue de la conception de l'histoire comme de l'esthétique.

7 Ce qui fait dire à N. Berkovski, dans ses commentaires de l'édition Academica, que Maurer fut un bon précurseur de l'éditeur des grandes œuvres de Heine, Campe, et que les éditeurs ont toujours appliqué le même principe à Heine : la gloire pour lui, l'argent pour eux.

par le ton simple de la chanson populaire qui y vibrait avec une force merveilleuse. Immermann, qui manquait lui-même de dons lyriques, écrivit :

« Heine a ce qui constitue, pour le poète, l'alpha et l'oméga : du cœur et de l'âme, avec ce qui en résulte : une histoire intime. Voilà pourquoi on voit à ses poésies que leur matière a été profondément sentie et vécue. C'est un jeune dans le vrai sens du mot, ce qui va loin à une époque où les hommes sont vieillards de naissance. »⁸

En avril 1823, un peu plus d'un an après la parution du premier recueil, Heine publia chez Dümmler les *Tragédies avec intermezzo lyrique* ; on trouvait là un cycle de 65 poèmes, où il chantait de nouveau le grand amour de sa jeunesse, avec la liberté et pourtant la vérité de la poésie, sous une forme d'art épurée, mais sans rien qui sente l'apprêt. La critique reconnut de nouveau que « concis, libre, charmant et vigoureux, l'accent de la vieille chanson populaire allemande » retentissait « sur le sujet le plus moderne » ; les efforts du romantisme pour personnifier la nature avaient souvent pris une forme puérile ; ici, au contraire, la tentative était parfaitement réussie. Il y a sans doute des ombres à côté des flots de lumière qui ruissellent de l'*Intermezzo lyrique* ; ça et là apparaissent les premières traces légères de cette impertinence qui accompagne presque fatalement la maîtrise souveraine de tous les procédés artistiques du lyrisme ; aussi Heine a-t-il lui-même supprimé quelques pièces de ce cycle, quand il l'a inséré dans le *Livre des chants*.

Au point de vue artistique, l'*Intermezzo lyrique* est bien supérieur aux deux tragédies présentées au public en même temps, bien que Heine fût personnellement convaincu du contraire. *Almansor et Ratcliff* n'ont plus, à nos yeux, aucune importance artistique ; ces pièces comptent seulement comme documents biographiques. Et la remarque vaut plus encore pour *Almansor* que pour *Ratcliff*, ballade mise en forme de drame sur un fond fantastique, qui est placée tout entière sous le signe des tourments navrants de l'amour ; cette tragédie date du séjour de Heine à Berlin⁹. En revanche, *Almansor* remonte à la période de Bonn, et son pivot dramatique est la « grande peine juive », car les Maures de ce drame ne sont que des Juifs camouflés.

Élevé dans les idées modernes, Heine était devenu, dès la première jeunesse, étranger à la vie religieuse de la synagogue ; ce qui fit de lui un combattant, c'est l'oppression sociale des Juifs, dont sa propre vie était marquée profondément. Il a écrit à Moses Moser, le plus fidèle de ses amis de jeunesse:¹⁰

« Je confesse que j'agirai avec enthousiasme pour les droits des Juifs et pour leur égalité civile ; dans les heures mauvaises qui viendront infailliblement, la racaille germanique entendra ma voix, et l'écho en retentira dans les brasseries et les palais d'Allemagne. Cependant, l'ennemi né de toutes les religions

8 Carl IMMERMANN (1796-1840) : auteur dramatique néo-shakespearien. C'est dans la lettre à Immermann du 24 décembre 1822 que Heine écrit : « Guerre à l'injustice séculaire, au règne de la sottise et au mal ! Voulez-vous être mon frère d'armes dans cette lutte sainte ? Alors, je vous tends joyeusement la main. La poésie, en fin de compte, n'est qu'un bel accessoire. » Aucun de ceux qui ont commenté le premier recueil de Heine n'a méconnu son originalité critique. Immermann note que le thème amoureux de ces poèmes sert essentiellement à caractériser une morale, des rapports sociaux dans leur ensemble (ceux de l'époque où l'argent est maître) ; Heine est aux prises avec un monde « rebutant et prosaïque » : la plate civilisation de la bourgeoisie. Un juge aussi expérimenté que Schleiermacher observe qu'il n'y a plus, chez Heine, ni éperons ni encens : au lieu de la chevalerie et de l'Église, on a « l'esprit civil pur, l'humanité pure » ; « bref, Heine est un poète du tiers-état, » un « classique des dissonances », un esprit subversif qui gâte toutes les fleurs de la vie, qui n'admet pas que s'élève sur notre vie la palme de la paix. Le rapprochement est constant en ce temps entre Heine et Byron, symbole de la poésie « anti-esthétique », c'est-à-dire protestataire et accusatrice.

9 Il y a aussi dans *Ratcliff* la trace des premières préoccupations sociales de Heine : quelques vers qui se rapportent au grand drame de la misère, la protestation contre les riches qui s'« entourent d'une muraille de lois pour se protéger des crève-la-faim », la parole « qui colore de pourpre les visages blafards de la misère ». Heine affirme qu'avant d'écrire ces appels au jour de justice, il avait fréquenté les quartiers déshérités de Hambourg.

10 Moses Moser : intime ami de jeunesse de Heine, d'un dévouement admirable. Humaniste et mathématicien, orientaliste et philosophe, il aimait l'étude pour elle-même et n'a laissé aucun écrit. Il était employé dans une maison de banque à Berlin, et il mourut dans cette ville, jeune encore, en 1838.

positives ne se fera pas le champion de la religion qui a institué la première ce courtoisie des êtres humains dont nous souffrons encore si cruellement. »¹¹

On voit par là que Heine n'avait que faire d'un quelconque judaïsme réformé, pas plus qu'il n'était enclin à faire les yeux doux au christianisme ; l'« *idée chic* » d'avouer que les Juifs avaient mérité leur sort présent par un forfait sanglant était à son avis « *la plus sottise de toutes, la plus nuisible, la plus digne d'une volée de coups de bâton* ».

Heine se voua corps et âme à la lutte contre l'oppression sociale des Juifs ; on voit combien cette cause lui tenait à cœur par sa participation active au travail de la Société juive de culture et de science, que quelques jeunes Juifs de talent avaient constituée juste au moment où il vivait à Berlin, en vue de donner au monde juif le moyen de lutter pour son émancipation. Ces jeunes gens avaient nom Eduard Gans, Leopold Zunz, Moses Moser, Lazarus Bendavid, Ludwig Marcus, etc. La tête la plus marquante était Eduard Gans, l'élève connu de Hegel ; Gans s'exprimait tout à fait dans l'esprit de la philosophie hégélienne quand il disait :

« Nous voulons aider à démolir le mur qui a séparé le juif du chrétien, le monde juif du monde européen ; nous voulons indiquer à toute radicalité son orientation vers le général ; nous voulons opérer le rapprochement de ce qui a cheminé côte à côte pendant des milliers d'années sans se toucher... C'est une leçon consolante de l'histoire bien comprise que tout passe sans disparaître et que tout reste longtemps après avoir disparu. Voilà pourquoi les Juifs ne peuvent succomber, pas plus que le judaïsme ne peut se dissoudre, mais il faut qu'il se plonge dans le grand mouvement du tout, en continuant d'exister dans l'océan. »

C'est Gans qui fit admettre Heine dans la Société, aux travaux de laquelle il a participé avec zèle.

On allait pourtant s'apercevoir bien vite que cette tentative d'émancipation des Juifs, conçue dans un esprit élevé, se brisait contre la morne incompréhension de la masse juive ; dominée par des rabbins ignorants et fanatiques, celle-ci se fermait au moindre souffle d'une pensée libre. Même des coreligionnaires riches refusaient toute cotisation pour faire fonctionner les institutions de la Société : archives, périodiques, établissement d'instruction. L'« *affreuse décadence* » du monde juif apparaissait comme le plus gros obstacle à son émancipation. Pendant longtemps, Heine s'est refusé à l'admettre, et bien plus tard encore il a reproché à Gans, le vrai capitaine, d'avoir le premier abandonné le navire qu'il aurait dû quitter le dernier ; il a parlé d'une « *félonie impardonnable* », et dans ses œuvres posthumes, on a encore trouvé quelques poèmes : « *À un renégat* », « *À Eduard G.* », qui condamnent dans les termes les plus acerbes la décision de Gans de se faire baptiser :

*« Et tu as rampé devant la croix,
La croix que tu méprises,
Que tu pensais fouler aux pieds
Quelques semaines auparavant !
Oh ! en être venu là à force de lire
Ces Schlegel, Haller, Burke ;
Hier encore cœur de héros,
On se fait scélérat dès aujourd'hui ! »*

Les reproches de Heine étaient bien injustes. Gans a tenu bon tant qu'il lui est resté le moindre espoir de remuer le marais du judaïsme ; d'autre part, il a essayé de se faire une position scientifique en Angleterre ou en France, avant de se convertir au christianisme pour avoir une chaire à l'université de Berlin. Il est assez singulier de voir Heine juger Gans avec autant de rigueur, puisqu'il a accompli la même démarche, en même temps que Gans, sinon avant lui.

¹¹ Lettre du 23 août 1823.

Une aussi merveilleuse inconséquence montre seulement à quel point ces choses le tracassait. Si Heine a changé de religion pour mieux faire son chemin, il ne s'y est pas décidé d'un cœur léger ; c'est seulement après de durs combats de conscience, quand il fut prouvé qu'il était impossible de se procurer un autre « *billet d'accès à la culture européenne* » que l'acte de baptême, qu'il s'est résolu à se faire délivrer ce bout de papier.

Et l'histoire lui a rendu justice, ainsi qu'à Gans, malgré les reproches qu'il adressait à ce dernier : les deux renégats ont contribué pour une part décisive à la culture moderne, tandis que les Bendavid, les Moser et les Zunz, fidèles au judaïsme, ont dignement vécu dans l'ombre.

2. LES «TABLEAUX DE VOYAGE»

En mai 1823, Heine quitta Berlin pour rejoindre ses parents, qui, entre temps, avaient transporté leur domicile de Düsseldorf à Lünebourg. Son horizon s'était grandement élargi, et d'abord au contact de la philosophie de Hegel, dont il avait suivi les cours et dont il avait fait la connaissance personnelle. Il était loin, cependant, d'être fixé sur son propre compte ; malade et morose, il songeait déjà à émigrer en France ; mais, pour ce faire, il avait besoin de l'aide de l'oncle Salomon.

Ce digne potentat se montra d'abord propice, en accordant au poète les moyens de faire une saison à la plage de Cuxhaven, ce qui permit à Heine de connaître la mer. De nouveaux désaccords vinrent ensuite, provoqués ou entretenus par les cancanes de la famille, car Heine n'a jamais été l'homme selon le cœur d'un riche parvenu : il était dûment arrêté qu'il ne serait jamais ni avare ni même économe, et il rendait hommage au beau sexe, penchant bien naturel chez l'auteur des poèmes d'amour les plus charmants et les plus doux. Des visites qu'il fit à Hambourg rouvrirent la blessure de son amour de jeunesse, et l'expression émouvante de ces souvenirs se trouve dans les nouveaux chants du « *Retour* », qu'accompagnent d'ailleurs des accents légers, évocateurs de liaisons passagères. Ces poèmes rendent enfin le son plus profond d'une passion nouvelle, qui avait saisi Heine tout entier. D'après l'hypothèse vraisemblable d'Ernst Elster, auquel nous sommes redevables de l'édition la plus savante et la plus soignée des œuvres de Heine, celui-ci s'était enflammé, dans l'été de 1823, d'un nouvel amour pour Thérèse Heine, la fille cadette de l'oncle Salomon, qui semble avoir eu pour lui plus de bontés que sa sœur aînée ; pourtant, après plusieurs années de peines de cœur, elle finit par céder à la volonté de son père, en donnant à un Hambourgeois rangé la préférence sur le cousin poète. Tant que Heine conserva quelque espoir, il oublia les plans d'émigration ; pour finir, l'oncle aux écus refusa lui-même de les sanctionner : il n'accorda que les fonds nécessaires à une autre année de droit.

C'est ainsi qu'en janvier 1824, Heine reprit le chemin de l'université, celle de Goettingen cette fois, où l'on pensait qu'il serait à l'abri des tentations et distractions intellectuelles de Berlin. Il se mit à piocher en toute conscience son doctorat, trop poète cependant pour sacrifier entièrement le service de la muse à la jurisprudence aride. Il continua à travailler à son « *Retour* » et, au printemps de 1824, lors d'une visite à Berlin, il en publia 33 poèmes dans une feuille de cette ville ; à l'automne de la même année, il fit dans le Harz un voyage qui lui inspira de nouveaux chants magnifiques et l'incita à écrire sa première œuvre en prose ; pourtant, pendant cette période de Goettingen, il reste aux prises surtout avec la question juive, qu'il veut embrasser tout entière dans un roman d'une ample conception : *Le Rabbin de Bacharach*. Ses lettres, notamment celles qu'il adresse à Moses Moser, étaient pleines de ce sujet ; il ne réussit cependant que des esquisses prometteuses, qu'il devait publier relativement tard, en 1840. Parmi ses fragments de romans, aucun n'est conçu avec autant de sérieux et de profondeur que *Le Rabbin de Bacharach* ; toutefois, ce qui ne lui avait pas été donné dans l'existence, lui fut refusé également en littérature : la solution harmonieuse de l'énigme embrouillée de sa vie.

C'est le 28 juin 1825 qu'il accomplit le pas fatal : dans la ville prussienne de Heiligenstadt¹², il se fit recevoir membre de l'église évangélique. Il s'y était refusé pendant longtemps, bien que sa famille le poussât maintenant à se convertir ; il considérait qu'une telle démarche dictée par la seule intention de s'assurer un avenir meilleur était au-dessous de sa dignité, entachait son honneur.

« *Nous vivons un triste temps, écrivit-il à son ami Moser, des canailles se rangent parmi les meilleurs, et les meilleurs en sont réduits à se faire canailles. Je comprends fort bien la parole du psalmiste : Seigneur Dieu, donne-moi le pain quotidien, pour que je ne blasphème pas ton nom.* »

Ainsi parlait-il avant le baptême, et après il écrivit encore à Moser :

« *Je serais désolé de te voir prendre mon baptême sous un jour favorable. Je t'en donne l'assurance : si les lois avaient permis de voler des cuillères en argent, je ne me serais pas fait baptiser.* »

Heine a éprouvé en se convertissant tout le trouble dont le cœur humain est capable : on peut l'en féliciter ou l'en blâmer, mais il faut le constater, si l'on veut comprendre le poète et sa vie.

L'examen de doctorat, un mois plus tard, lui parut bien plus facile. Sans être brillante, sa thèse donna satisfaction aux vieilles perruques de l'université ; la plus poussiéreuse d'entre elles, le doyen Hugo, consola le jeune juriste de la note moyenne dont il devait se contenter, en faisant la remarque flatteuse que Goethe, lui aussi, s'était plutôt distingué en poésie qu'en jurisprudence. De son côté, l'oncle Salomon se déclara satisfait, et il prit à sa charge les frais d'un séjour aux bains de mer de Norderney.

Une vie bourgeoise semblait donc s'ouvrir devant le poète ; rien ne l'empêchait plus de s'établir comme avocat à Hambourg ; c'était l'occasion ardemment désirée de secouer le joug pesant de l'oncle. Pourtant, il ne fit pas la moindre tentative de s'assurer une situation indépendante. La raison de cette attitude ne ressort pas nettement de ses lettres et de ses autres déclarations ; un motif, en tout cas, et le plus pertinent, apparaît avec évidence : la répugnance que Heine éprouvait pour une activité aride consacrée aux affaires, au cours de laquelle le poète qui était en lui aurait dû se résigner à ne rien faire qui vaille, ou ne rien faire du tout. Or il était occupé à des œuvres qui lui donnaient le droit de prétendre sans crainte à l'immortalité, ainsi qu'à tous les biens terrestres, à moins que ceux-ci ne fussent escamotés à sa barbe, ce qui est en effet arrivé.

Sans parler du *Rabbin de Bacharach*, auquel il continuait de travailler avec ardeur, Heine fut en mesure de décocher, dès l'automne de 1825, jusqu'à trois dards, trois flèches d'or du carquois d'Apollon : les poèmes du « *Retour* », qui étaient maintenant au nombre de 88 ; le « *Voyage du Harz* » ; enfin, le premier cycle des « *Tableaux de la Mer du Nord* », que, sur la plage de Norderney, il avait fait surgir des mystérieux abîmes de la mer.

Il eut d'abord l'intention de réunir ces trois ouvrages sous le titre de *Livre de l'errant*, mais il finit par choisir celui de *Tableaux de voyage*. Il trouva un éditeur en la personne du jeune libraire de Hambourg Julius Campe, qui était, à n'en pas douter, un homme d'affaires fin et astucieux ; il a bien mérité des lettres allemandes, en offrant asile, pendant des dizaines d'années, aux écrivains poursuivis par la censure ; mais le rôle qu'il a joué dans la vie de Heine n'est guère moins déplaisant que celui de l'oncle Salomon. Tout en s'enrichissant grâce aux œuvres de Heine, Campe ne lui a jamais consenti que des droits d'auteur misérables ; il lui a toujours fait ronger la paille de la litière et, plus d'une fois, il a abusé de la confiance du poète avec la pire ladroterie. Trente années de relations avec cet éditeur témoignent, sans conteste, du bon caractère et de la complaisance de Heine, dont la bile ne s'est échauffée que rarement ; alors même qu'il était depuis longtemps un poète célèbre et que les éditeurs se disputaient ses œuvres, il est resté attaché à Campe avec une fidélité que ce dernier, assez souvent, a oublié d'imiter.

12 Goettingen était en Hanovre.

Les *Tableaux de voyage* parurent en mai 1826, et ils eurent immédiatement un grand retentissement. Ce n'était pas tout à fait le charme tendre de l'*Intermezzo lyrique* ; les chants du « *Retour* » étaient plus rudes, plus vigoureux, aussi plus osés, et ils se terminaient par un trait ironique, qui moquait la peine de cœur trop sentimentale ; mais, par là même, ils marquaient un progrès nouveau ; en tout cas, ils étaient aussi riches en perles lyriques que le premier recueil ; la « *Lorelei* » est devenue celle de toutes les chansons allemandes qui monte le plus souvent aux lèvres. Quant au premier cycle des « *Tableaux de la Mer du Nord* », il donnait accès à un monde tout nouveau, le monde marin, qu'aucun poète allemand n'avait encore connu et chanté comme Heine, et ses rythmes rendaient un son qui n'avait pas encore retenti dans la langue allemande.

« *Tieck et Robert, écrit Heine à Moser, ont sinon créé, du moins fait connaître la forme de ces poésies, mais leur contenu appartient à ce que j'ai écrit de plus original. Chaque été, vois-tu, je me dépouille de ma chrysalide, et un papillon nouveau s'envole. Oh que non ! je n'en suis pas réduit au genre lyrico-malicieux à deux strophes.* »

Heine appréciait moins favorablement le « *Voyage du Harz* », ce morceau de prose qui occupe le milieu du volume, entre les chants du « *Retour* » et le premier cycle des « *Tableaux de la Mer du Nord* ». Il a dit un jour que c'est « *au fond un ramassis de pièces bariolées* », qui ne justifie pas l'impatience de l'ami Moser ; il aurait écrit cette œuvre, entre autres, pour des raisons pécuniaires. Une autre fois, il la caractérisa comme « *un mélange de description de la nature, d'esprit, de poésie et d'observation à la Washington Irving* ». Le fait est pourtant que le « *Voyage du Harz* » fit une impression encore plus forte que les poèmes des *Tableaux de voyage*. Dans le cadre d'une merveilleuse interprétation romantique de la nature fusaient, pour la première fois, les traits d'un esprit étincelant, comme le défi d'un éclat de rire dans le silence funèbre du temps, défi qui annonçait une guerre implacable à toutes les formes d'une cuistrerie condamnée et produisit un effet d'autant plus foudroyant qu'il allait de pair avec le souci grave et profond des grandes questions d'actualité.

Sous l'impression toute fraîche de son « *Voyage du Harz* », avant même qu'il n'eût paru, Heine a lui-même donné son avis sur le caractère de l'esprit qu'il y fait paraître. Il a écrit, toujours à Moses Moser :

« *L'esprit en tant que trait isolé n'a absolument aucune valeur. Je ne supporte que le bon mot qui monte d'un fond sérieux... L'esprit ordinaire n'est qu'un éternuement de l'entendement ; un chien de chasse qui poursuit sa propre ombre ; un singe en veste rouge qui s'admire entre deux glaces ; un bâtard qu'ont procréé, sur la voie publique, l'Égarement et la Raison entrecroisant leur course.* »

Si Heine avait été un bouffon de ce genre, par exemple un farceur comme Saphir¹³, qui représentait pour lui le type même de l'esprit de mauvais aloi, il y a longtemps qu'il aurait sombré dans l'oubli. Mais, parce que Heine pouvait à bon droit se qualifier de « *brave soldat engagé dans la lutte libératrice de l'humanité* », son esprit, glaive redoutable, a fait à tous les oppresseurs de la liberté humaine les blessures profondes qui saignent toujours, quatre-vingts ans après, comme si elles étaient d'aujourd'hui.

Le grand succès des *Tableaux de voyage* encouragea Heine à leur donner une suite. En juillet 1826, il retourna à Norderney, où il travailla à la deuxième et à la troisième parties des « *Tableaux de la Mer du Nord* ». De septembre 1826 à janvier 1827, il vécut chez ses parents, à Lünebourg, où il écrivit le *Livre de Le Grand* ; puis il partit pour Hambourg afin de veiller à l'impression de son ouvrage, et à la mi-avril parut le deuxième volume des *Tableaux de voyage*, qui suscita un intérêt encore beaucoup plus vif que le premier.

Ce volume se compose de trois parties : le deuxième cycle des « *Tableaux de la Mer du Nord* », absolument digne du premier ; une section en prose sur l'île de Norderney, avec de vastes échappées sur la vie contemporaine, surtout sur Goethe et sur Napoléon ; Le *Livre de Le Grand*, ainsi dédicacé :

13 Moritz Gottlieb Saphir (1795-1858), humoriste autrichien. Marx et Engels ont fait allusion à son insignifiance.

« *Puisse Eveline accueillir ces feuillets en témoignage de l'affection et de l'amour de l'auteur* ». De l'avis d'Ernst Elster, il est fort probable que cette Eveline est la chère Thérèse Heine, l'écrivain faisant hommage du *Livre de Le Grand* à la belle dont il recherchait, toujours en vain, les bonnes grâces¹⁴. L'œuvre contient, nous dit ce critique, le récit de la vie de l'auteur présentée sous un voile poétique, puis un amas de connaissances étonnantes et d'allusions à des choses lointaines, destinées à prouver l'érudition du poète que les cancans de Hambourg représentaient comme un homme fini, un ignorant, un esprit dissipé. Ernst Elster considère enfin que Heine a voulu riposter aux jérémiades sur la mauvaise gestion de ses affaires, en donnant la description humoristique des procédés qui lui permettraient de soutirer de l'argent aux fous qu'il rencontrait quotidiennement. L'intention du poète aurait donc été d'émouvoir, par la peinture de sa peine d'amour ; d'intéresser avec esprit, par le récit de sa vie ; de réfuter les préjugés, en exposant ses connaissances et en démontrant sa capacité de gagner son pain ; de captiver les cœurs, par l'humour et la malice pétulante de l'ensemble.

Il peut y avoir quelque chose de vrai dans cette interprétation, mais cela revient à ôter la poudre des ailes du papillon. *Le Livre de Le Grand* est, plus encore que le « *Voyage du Harz* », un canevas chatoyant de traits d'esprit et de saillies ; l'unité de ces éléments épars est assurée par la personnalité géniale du poète, « *tonnant contre les sbires de la pensée et contre les oppresseurs des droits les plus sacrés* ». Le culte de Napoléon s'accuse, dans ce livre, avec une audace provocante : c'est une profession de foi dans les idées de la grande Révolution française, dont le conquérant fut l'héritier, et c'est une protestation contre le pseudo-patriotisme obtus, qui sert de feuille de vigne à la tâche cafardeuse de la masse des cuistres allemands, prosternés devant l'arbitraire éhonté des tyrans petits et grands de leur pays. Dès ce moment, les cuistres ont pris leur revanche, en disant avec perfidie qu'une seule chose comptait pour le poète : mettre en relief sa propre personne. Aussitôt après la parution du deuxième volume des *Tableaux de voyage*, Heine riposta d'une façon péremptoire à cette attaque en écrivant à Varnhagen :

« *Je connais mes Allemands. Ils vont avoir peur, puis réfléchir et ne rien faire. Je doute même qu'on interdise le livre. Mais il était nécessaire qu'il fût écrit. Il fallait que quelque chose se produisît en ces temps stériles et serviles. J'ai fait ma part et j'ai honte pour ces amis insensibles qui, naguère, voulaient faire tant et plus, et qui, aujourd'hui, gardent le silence. Rassemblées et mises en rangs, les recrues les plus lâches ont du courage ; mais le vrai courage est le fait de celui qui est seul.* »

À noter que Heine se trompait en supposant que le livre ne serait pas interdit : bon nombre de gouvernements d'Allemagne, ceux de l'Autriche et de la Prusse en tête, ne reculèrent pas devant le ridicule d'une prohibition.

Aussitôt après la mise en vente du deuxième volume des *Tableaux de voyage*, Heine partit pour l'Angleterre. Il voulait y étudier la grande vie publique, totalement absente de l'Allemagne. Souvent, après avoir lu la presse anglaise, dont chaque ligne peignait le peuple anglais avec son esprit national, avec les courses de chevaux, les combats de coqs, les assises, les débats parlementaires, il lui arrivait d'avoir le cœur serré, quand il reprenait en main un journal allemand ; car il avait beau y chercher les éléments d'une vie du peuple, il n'y trouvait que commérages littéraires et cancans de théâtre. La vie politique anglaise, dont le trait marquant était alors l'opposition de Canning aux menées misérables de la Sainte-Alliance, excita grandement l'esprit du voyageur, de même que le prodigieux mouvement de Londres. En revanche, il ne put guère se faire à la religiosité des Anglais.

« *Que l'on parle politique avec l'Anglais le plus stupide, il saura toujours émettre un propos raisonnable ; dès qu'on amènera la conversation sur la religion, l'Anglais le plus intelligent ne dira que des sottises.* »

¹⁴ En réalité, il s'agissait de Friederike Robert, comme Heine l'a indiqué lui-même dans l'album de sa cousine, Cécile Heine-Furtado.

Il ne trouva pas non plus de son goût la vie sociale des Anglais et, bien des années plus tard, il en manifestait encore son mécontentement.

Le mois de septembre 1827 vit le retour de Heine à Hambourg ; Il y fit paraître *le Livre des chants*, recueil de tous les poèmes qu'il avait déjà publiés, à l'exception des pièces peu mûries ou trop hardies. Personnellement, il augurait mal de cette « édition vertueuse » qu'il appelait un innocent navire de commerce voguant paisiblement, sous l'escorte du deuxième volume des *Tableaux de voyage*, vers les eaux de l'oubli. Campe lui-même ne se laissa convaincre qu'à grand peine d'éditer le *Livre des chants* ; il désintéressa le poète, comme de coutume, pour une misère : avec cinquante louis, il acquit le droit de propriété exclusif sur toutes les éditions à venir ; or leur nombre, du vivant du poète, ne devait pas être inférieur à 13, à raison de 5 000 exemplaires par tirage.

Si Heine attachait peu de prix à ce rare chef-d'œuvre, il se promettait beaucoup d'un voyage à Munich, où Cotta, l'éditeur de Goethe et de Schiller, le conviait à collaborer à la direction des *Nouvelles Annales générales de politique* : Heine se chargea de la tâche, qui rapportait des appointements convenables et n'exigeait guère d'efforts ; mais il s'engagea seulement pour le premier semestre de 1828 : il sentait qu'il n'avait guère de vocation pour ce travail de rédaction, qui comporte toujours une part considérable de besognes de bureau. Il était surtout attiré à Munich par l'espoir d'une place de professeur à l'université. Il jouissait de la bienveillance du ministre de l'Intérieur von Schenk, originaire du même pays que lui et auteur dramatique de quelque talent ; de plus, le roi Louis Ier se plaisait en ce temps, au début de son règne, à faire figure de mécène libéral.

Par impatience d'obtenir un poste et de sentir sous ses pieds un terrain ferme, le poète alla jusqu'à baptiser quelque peu son vin révolutionnaire, ce que ses adversaires devaient lui reprocher non sans raison. En priant Cotta de transmettre au roi son *Livre des chants*, ainsi que les deux volumes des *Tableaux de voyage*, il s'exprima ainsi :

« Ce serait aussi tout profit pour moi que vous veuillez bien lui donner à entendre que l'auteur est beaucoup plus doux, bien meilleur, peut-être même tout autre maintenant que ses œuvres déjà parues. Je pense que le roi aura la sagesse de juger la lame sur la seule qualité de son tranchant, et non pas d'après l'emploi, bon ou mauvais, qu'on en a fait. »

À ce moment-là, Heine entretenait aussi des relations fâcheuses avec un aventurier politique notoire, Wit von Döring¹⁵. Ce qu'il a écrit à ce sujet à Varnhagen est caractéristique pour lui à tous égards :

« Wit est un mauvais sujet¹⁶, et, si j'en avais le pouvoir, je le ferais pendre. Il a dans le privé une amabilité qui m'a souvent fait oublier son caractère : il m'a toujours amusé énormément, et c'est peut-être parce que tout le monde était contre lui que j'ai, parfois, pris fait et cause en sa faveur. Voilà ce qui a déplu à tant de gens. En Allemagne, on n'est pas encore au point de comprendre qu'un homme résolu à contribuer en actes et en paroles au progrès de la plus noble cause peut souvent se permettre, par plaisanterie ou par intérêt, quelques petites canailles, pourvu que ces canailles (c'est-à-dire des actes qui sont, au fond, ignobles) ne soient pas nuisibles à la grande idée de sa vie ; encore moins a-t-on compris que ces canailles sont souvent louables, quand elles nous permettent de servir plus dignement la grande idée de notre vie. C'est du temps de Machiavel et, de nos jours, à Paris que cette vérité a été comprise avec le plus de profondeur. Ceci, en guise d'apologie de toutes les canailles qui me plaira encore de commettre en cette vie. »

Voilà, certes, une morale bien équivoque, mais, il faut aussi l'avouer une vérité d'ordre historique, attestée par la biographie d'un grand nombre de personnages qui avaient voué leur vie à une « grande

15 Wit von DÖRING : d'abord démocrate et mêlé aux sociétés secrètes, puis constitutionnel et modéré, enfin ultramontain, après 1830.

16 En français dans le texte.

idée » ; la seule différence est que peu de gens ont eu le courage de reconnaître cette vérité avec autant de franchise que Heine.

C'est à la fin de novembre 1827 que Heine arriva à Munich, après avoir rendu visite aux frères Grimm, à Cassel, et à Börne, à Francfort-sur-le-Main. À maints égards, la ville elle-même lui convenait mieux que Berlin, ou même que Hambourg ; cependant le climat nuisait beaucoup à sa santé, toujours débile, et il fut profondément secoué par la nouvelle des fiançailles de Thérèse Heine avec un homme de loi de Hambourg, par la pensée qu'elle était perdue à tout jamais. Ses rapports avec Cotta étaient toujours des plus agréables, mais le travail de rédaction ne lui disait pas grand-chose et il s'en remettait plus ou moins à son codirecteur Lindner ; en dehors de quelques comptes rendus bibliographiques, il n'a lui-même donné aux *Annales politiques* que les « *Fragments anglais* », suite d'articles, voire de simples traductions, datant de son séjour à Londres. D'ailleurs, la revue cessa de paraître à la fin du semestre pour lequel Heine s'était engagé.

Il lui restait, toutefois, l'espérance d'une chaire à l'université de Munich, quand il entreprit son voyage d'Italie à la mi-juillet 1828. Il partit pour Gênes, en passant par Innsbruck, Bolzano, Trente, Vérone et Milan. Puis il se rendit, par Livourne, aux bains de Lucques et il y vécut quelques semaines de bonheur. Le 1er octobre, il arriva à Florence, où il comptait trouver une lettre de von Schenk avec sa nomination. Il n'y avait pas de lettre et, pendant des semaines, il persévéra dans l'attente d'un arrêté du ministre bavarois, mais en vain. L'impatience et une inquiétude, qu'il ne comprenait pas lui-même, pour la vie de son père le déterminèrent à repasser les Alpes. La fin de l'année lui apporta de cruels crève-cœur : les ultramontains de Bavière avaient su empêcher sa nomination à Munich et, le 2 décembre, son père était mort à Hambourg.

Heine vécut alors des mois de sombre humeur, tantôt à Berlin, tantôt à Potsdam, pour y composer le troisième volume des *Tableaux de voyage*. Il passa les mois d'août et de septembre à Hélioland ; au début d'octobre, il se rendit à Hambourg pour revoir sa mère, qui y avait établi sa résidence, et aussi pour veiller à l'impression du nouveau volume. Celui-ci parut en décembre 1829, mais l'accueil qu'il reçut fut le plus souvent défavorable : peu importe si ce fut en dépit ou en raison du tour plus résolu et plus net que les opinions politiques de Heine y prenaient, tandis que sa puissance poétique y rayonnait avec plus d'éclat que dans les volumes antérieurs. La première moitié du livre, « *Le Voyage de Munich à Gênes* », déroulait une suite de ravissantes scènes de nature, traversées par le souffle des idées modernes selon la manière inimitable du poète. Dans la deuxième moitié, « *Les Bains de Lucques* », l'auteur donnait toute la mesure de sa verve comique, avec les personnages de Lazarus Gumpel et de Hirsch Hyazinth. Mais, dans les derniers chapitres, Heine engageait une polémique contre le comte Platen, et les cuistres d'Allemagne, dont la rancune s'était accumulée depuis longtemps, saisirent cette occasion, ou plutôt ce prétexte, de faire parade de leur « vertueuse indignation ».

La dispute des deux poètes provenait de causes assez futiles. Au deuxième volume de ses *Tableaux de voyage*, Heine avait cité, à propos de la misère des lettres, quelques épigrammes d'Immermann qui censuraient, entre autres, l'imitation de la poésie orientale, telle qu'elle était pratiquée, depuis la parution du *Divan oriental-occidental* de Goethe, par Platen et par Rückert en particulier. La plus acérée de ces épigrammes, aussi justifiées qu'inoffensives, était la suivante :

« À force de manger les fruits volés au verger de Chiraz,
Les pauvres ont des haut-le-cœur et vomissent des ghazels. »¹⁷

Rückert supporta placidement un persiflage bien mérité. Mais Platen, furieux, se mit sur le champ à rédiger une comédie aristophanesque, l'*Œdipe romantique*, où il fustigea jusqu'au sang Immermann et Heine – bien qu'il n'eût lu qu'un seul drame de l'un et à peu près rien de l'autre – en les traitant de

17 Les *ghazels* sont des distiques persans dont les deux longs vers riment entre eux. C'était le titre de certaines poésies de Platen.

représentants d'un romantisme périmé et insipide. Platen faisait preuve de beaucoup de légèreté à l'égard d'Immermann et, plus encore, de Heine, dont il ne sut railler que les origines juives, et cela sur le ton à la fois le plus odieux et le moins spirituel. Platen encourt donc les premières responsabilités et les plus lourdes, pour cette fâcheuse querelle qui constitue un épisode peu réjouissant dans la vie des deux poètes. Une main lourde et grossière avait frappé Heine au vif : il se déchaîna, et ses coups furent si méchants qu'ils firent de lui la proie des cuistres.

Il voyait en Platen l'« insolent mignon des aristocrates et des curés », qui venaient de ruiner ses projets de Munich. Encore a-t-il l'excuse que toute la conduite de Platen avait fait planer sur lui ce soupçon – non fondé ; au surplus, ce dernier n'avait encore guère publié d'œuvres permettant de supposer qu'il deviendrait, avec Heine, l'un des pionniers les plus influents de la poésie moderne. Étranger comme il l'était à toute hypocrisie, Heine a eu l'honnêteté de reconnaître que le besoin de se défendre personnellement n'avait pas été le mobile le moins puissant de sa polémique contre Platen. Plus ses origines juives lui gênaient l'existence, plus il était excédé des canailleries qui visaient en lui le Juif. Seulement, en attaquant Platen comme pédéraste, il se livrait lui-même à une canaillerie, et elle sembla d'autant plus vilaine qu'elle était aussi spirituelle que la polémique de Platen était sans sel.

Il est hors de doute qu'il existait des oppositions réelles entre les deux poètes, et Heine les aborde fort exactement dans une lettre à Immermann :

« Je ne voudrais pas faire trop grand cas des mérites de métricien du comte Platen ; c'est par perfidie que je les ai signalés, par amour apparent de la justice. »

Pour en finir avec le romantisme, Platen prenait appui sur la littérature classique, avec ses mètres à l'antique. Heine, au contraire, apprenait à l'école du romantisme tout ce que celui-ci pouvait lui donner ; il puisait dans la chanson populaire ; il créait avec ses strophes, en apparence dépourvues d'art et négligées, une forme poétique nouvelle, infiniment mieux appropriée au génie de la langue allemande que la savante versification de Platen. Heine a été un maître de la langue et du vers aussi habile que Platen ; mais, tout Juif qu'il était, il s'est révélé poète allemand à un degré infiniment supérieur ; tous les secrets de la langue allemande, depuis les jours lointains du moyen âge, lui ont été infiniment plus familiers qu'à ce rejeton d'une famille aristocratique, dont l'arbre généalogique remontait au temps des croisades.

L'indignation qui accueillit la polémique de Heine contre Platen comportait beaucoup de tartufferie petite-bourgeoise, mais elle traduisait aussi le sentiment sain que de telles querelles littéraires conduisent nécessairement au borborygme. Moses Moser, l'ami de jeunesse le plus fidèle de Heine, se sépara lui-même du poète dans cette affaire. Comme Heine l'a avoué dans une lettre à Varnhagen, il sentait bien quel tort il s'était fait par sa polémique contre Platen ; mais il s'est trompé en ajoutant :

« C'était une guerre corps à corps... Et puis, on jette les hauts cris : c'est inouï ! cela ne s'est jamais fait dans la littérature allemande... comme si les temps étaient restés les mêmes ! Maintenant, il y va des intérêts suprêmes de la vie même. Le combat de Schiller et de Goethe à coups de xénies équivalait tout juste à une guerre de la succession de Bavière ; c'était la période d'art ; il s'agissait de l'apparence de la vie, de l'art, non de la vie elle-même ; c'est la révolution qui entre dans les lettres, et la guerre devient plus sérieuse. »

En fait, la polémique de Heine et de Platen n'avait aucun rapport avec les intérêts suprêmes de la vie.¹⁸

¹⁸ Il est certain que Mehring se trompe en ne considérant la polémique capitale entre Heine et Platen que sous l'aspect d'une querelle littéraire. En réalité, cette lutte avait une grande importance de principe : c'était le combat d'un démocrate révolutionnaire contre un champion du libéralisme bourgeois ; le démocrate révolutionnaire Heine défend les conquêtes de la poésie populaire héritées de Herder, du jeune Goethe, du « *Cor enchanté* », et condamne le pseudo-classicisme vieillot de son adversaire, qui est comme le symbole de l'inconsistance et de la timidité, de la lâcheté du libéralisme ; on ne peut pas, dit Heine, verser le vin nouveau dans les vieilles outres ! Ainsi, la polémique sur la nature de la poésie est en réalité une polémique sur la politique. Mehring oublie d'ailleurs que les attaques de Platen contre les tyrans de ce monde et ses hymnes à la liberté

Certes, la révolution est entrée dans les lettres, mais ce fut autrement que Heine l'entendait, et en donnant à sa vie elle-même une orientation nouvelle.

3. LA RÉVOLUTION DE JUILLET

Heine prenait encore une fois les bains à Hélioland pour ses maux de tête nerveux, quand il apprit la victoire de la révolution de Juillet à Paris.

Triomphant, il note dans son journal à la date du 10 août 1830 :

« *Fini, mon désir de repos. Je connais de nouveau ma volonté, mon devoir, mon destin... Je suis fils de la révolution, et je reprends les armes enchantées, sur lesquelles ma mère a prononcé la parole magique... Des fleurs, des fleurs ! Je veux me couronner le front pour le combat à outrance. Et la lyre aussi, tendez-moi la lyre, que je chante un hymne de bataille... Des paroles semblables aux astres flamboyants qui fondent du firmament, pour incendier les palais et illuminer les chaumières... Des paroles semblables aux javelots luisants qui montent en sifflant jusqu'au septième ciel, pour frapper les tartufes qui se sont glissés dans le Saint des saints. Je ne suis qu'allégresse et chanson, glaive et flamme.* »¹⁹

Il est hors de doute que la révolution de Juillet a fait époque dans la vie de Heine. En Allemagne, cependant, rien de pareil : la révolution ne provoqua que de faibles mouvements çà et là, et encore leur caractère n'était-il pas toujours net ; son écho à Hambourg fut une répugnante échauffourée antisémite²⁰. De plus en plus, Heine se familiarise avec l'idée de quitter le sol natal afin de trouver, au pays de la révolution de Juillet, un terrain où livrer les batailles de son génie. Il publie encore à Hambourg, en guise de suprême adieu au lyrisme amoureux de sa jeunesse, *Le Printemps nouveau*, cycle de 44 poèmes écrits en partie sur la suggestion du compositeur Methfessel. Il édite aussi un supplément aux *Tableaux de voyage* : ce volume, outre un chapitre sur « La Ville de Lucques », contient surtout les « *Fragments anglais* », qui avaient déjà paru dans la revue de Munich. Enfin, il rédige une préface au travail que Robert Wesselhöft avait composé, sous le pseudonyme de Kahldorf, en riposte à la brochure provocante du comte de Moltke sur les prérogatives de la noblesse. Dans cette préface, et surtout dans le chapitre sur la ville de Lucques, on entend déjà fort distinctement pétiller la flamme nouvelle qui avait jailli du soleil de juillet.

C'est au printemps de 1831 que Heine partit pour Paris, et il y arriva au début du mois de mai²¹. Dans les flots bouillonnants de la grande ville, qui pouvait alors se vanter à juste titre de marcher à la tête de la civilisation bourgeoise, il ne tarda pas à se sentir comme un poisson dans l'eau. Il n'en resta pas moins aussi bon Allemand que n'importe lequel de ceux qui étaient demeurés au pays ; du point de vue national lui-même, nul Allemand ne pouvait se proposer un but plus noble que d'aplanir les contrastes de l'esprit allemand et de l'esprit français, d'abattre les barrières qui, par malheur pour la civilisation de l'Europe, se dressaient entre les deux grands peuples de culture du continent. Heine s'est loyalement donné à cette

ont toujours gardé un caractère fort abstrait et n'ont guère produit d'effet. Heine avait mille fois raison de se méfier de cette littérature détachée de la vie, qui a empêché notamment Herwegh d'utiliser les formes simples et compréhensibles de la poésie populaire et qui a abouti en droite ligne, par l'intermédiaire des épigones de Platen, au formalisme moderne. (Cf. N. BERKOVSKI : « *H. Heine, le grand poète de la démocratie révolutionnaire allemande* », *Wissen und Tat*, n° 16, pp. 66-67.)

19 Extrait par Heine de ses *Mémoires* et introduit par lui dans son *Ludwig Börne*.

20 Cf. A. DEUTSCH, article cité. Les soulèvements des petits États de l'Allemagne après juillet 1830 témoignent plutôt de l'immaturité politique des masses populaires que de leur énergie révolutionnaire.

21 Mehring répète l'erreur de Heine dans ses *Aveux*, où il croit se souvenir d'avoir franchi le Rhin le 1er mai. En fait, il est entré en France le 20 mai.

mission, et c'est avec une conscience nette que, dans son testament, il a pu considérer comme son legs le plus précieux les titres qu'il s'était ainsi acquis à la gratitude tant des Allemands que des Français.

Ce n'est pas une honte pour Heine d'avoir fait office de médiateur, mais c'est une honte pour les Allemands – des despotes aux petits bourgeois radicaux – de lui avoir rendu la tâche si amère. Les Français acceptaient avec reconnaissance ce que Heine leur offrait, et il a pu bientôt se considérer comme l'ami des esprits les plus éminents du pays. Dans son étude sur l'école romantique et davantage, peut-être, dans ses articles sur l'histoire de la religion et de la philosophie allemandes, il a révélé à l'esprit français les mystères de l'esprit allemand, en les exposant avec une limpidité et une clarté supérieures. Ces travaux comptent parmi les plus remarquables qu'il ait écrits. Exempts de tout pédantisme, ils font toujours ressortir le fond des choses ; Heine sait dessiner un portrait génial des Luther et des Lessing, des Kant et des Fichte, et une pénétration d'esprit unique à cette date lui fait prédire que les artisans et les ouvriers d'Allemagne sont les héritiers de la philosophie allemande.

Tout aussi nets et sûrs sont les tableaux *De la France* que Heine a donnés à la *Gazette d'Augsbourg*. Mais, de ce côté, le public était mal disposé. Au bout de quelques mois seulement, Metternich faisait remettre à Cotta, par Gentz, une protestation contre les correspondances de Heine, et elles cessaient de paraître²². Toutes les lettres déjà publiées furent réunies par Heine dans un livre qu'il munit d'une préface : « *préface considérable* », a dit Treitschke lui-même, dans un de ses bons jours, « *attaque redoutable* » surtout contre l'État prussien. Et voilà pourtant que ce livre allait donner à Börne l'occasion d'ourdir le début de ces racontars calomnieux où il a tenu Heine empêtré pendant des années.

Avant la révolution de Juillet, Börne et Heine étaient considérés comme les Dioscures de la lutte libératrice des Allemands, pour autant qu'il pouvait être question de lutte. Aussi avaient-ils noué des liens d'amitié, assez lâches cependant²³. Dès que les questions d'actualité eurent pris une forme plus concrète, à la suite de la révolution de Juillet, les deux hommes ne purent qu'adopter une attitude fort différente. Börne représentait le radicalisme honnête, mais petit-bourgeois et borné, qui fulmine contre la pression directe du despotisme en tapant du poing sur la table, sans se douter le moins du monde des enchaînements profonds de l'histoire. Il suffit de rappeler que Börne a dénoncé en Goethe le valet rimeur et en Hegel le valet sans rime ni raison. Heine était une nature infiniment plus fine et plus riche ; il ne pouvait renoncer ni à Goethe ni à Hegel sans se trahir lui-même ; le pied à peine posé sur le sol de France, on le vit courir, avec une passion fougueuse, au socialisme, source neuve de vie spirituelle.

Si Börne pensait que la république allemande devait apporter la délivrance de tous les maux, Heine avait des vues beaucoup plus profondes et plus étendues sur l'émancipation des peuples ; il avait même coutume de se dire monarchiste, en raison de la peur que toute domination de masse inspirait à ce romantique nerveux. Peu lui importait « le dehors de la révolution » ; il s'attachait surtout à ses « questions les plus profondes ».

« *Ces questions, écrivait-il dès 1833, dans une lettre confidentielle, portent non pas sur les formes ou sur les personnes, non pas sur la république à instaurer ou sur la monarchie à tempérer, mais elles portent sur le bien-être matériel du peuple. L'ancienne religion spiritualiste a été salutaire et nécessaire tant que la grande majorité de l'humanité vivait dans la misère et en était réduite à se consoler avec la religion du ciel. Mais depuis que les progrès industriels et économiques ont permis de tirer les hommes de leur misère matérielle et de leur donner la félicité sur terre, depuis lors... vous me comprenez. Et les gens aussi nous comprendront, si nous leur disons que, dorénavant, ils mangeront tous les jours du bœuf*

22 Dans les documents du ministère autrichien, le poète est toujours appelé « *Henri Heine, communiste de Paris* ». Et, dans sa lettre, Gentz note que Heine attaque la « *couche moyenne* », « *les banquiers, les propriétaires fonciers et les négociants* » aussi bien que la noblesse !

23 « *Avant même la Révolution de Juillet, Heine et Börne étaient des caractères achevés, mais c'est à cette date seulement qu'ils prennent de l'importance...* » (Engels à Friedrich Graeber, 8 avril 1839).

au lieu de pommes de terre, qu'ils travailleront moins et danseront davantage. Comptez là-dessus, les hommes ne sont pas des ânes. »²⁴

On conçoit aisément qu'au fur et à mesure que les contradictions politiques et sociales s'accroissaient, Börne et Heine devaient s'écarter l'un de l'autre. À présent que tous les documents sont connus, il est hors de doute que c'est Börne qui a engagé la lutte de la façon la plus odieuse et la plus répugnante, et cela en attaquant la plupart du temps Heine par derrière. Cette attitude n'est pas en fonction avec le caractère certainement honnête de Börne : dans la vie publique, il n'y a guère de pires jésuites que les radicaux bornés, qui, avec leur habitude de faire parade de vertu, ne reculent le plus souvent devant aucune calomnie, si grave soit-elle. L'excuse de Börne est qu'il ne lui était pas permis de rien comprendre à Heine. Heine était poète et il n'abordait pas les choses du point de vue étroit d'un programme de parti ; il n'avait ni vocation ni goût pour se livrer à l'agitation dans le petit groupe des réfugiés allemands qui s'étaient réunis à Paris après la révolution de Juillet et dont Börne était l'oracle.²⁵

Heine sentait bien qu'en écrivant pour la Gazette d'Augsbourg il « *se faisait le bourreau de lui-même* » ; mais il considérait qu'en faisant entendre sa voix, fût-ce « *en termes modérés, sinon à mots couverts* », dans un journal réputé à juste raison pour son influence dans le monde entier et lu par des centaines de milliers de gens de tout pays dont il faisait l'éducation, il se rendait plus utile qu'en écrivant pour d'obscures feuilles locales, « *où nous pouvons épancher notre cœur avec tous nos accès de colère* », mais qui ne touchent qu'un public peu nombreux et sans influence. Encore fallait-il tenir compte de la censure, qui était double : celle de la rédaction d'Augsbourg et celle des autorités bavaroises.

« *J'étais souvent forcé, a dit plus tard Heine, de pavoiser l'esquif de ma pensée de banderoles dont les emblèmes n'étaient guère la véritable expression de mes opinions politiques ou sociales. Mais le*

24 Dans l'édition Michel Lévy (*Correspondance inédite*, t. II, p. 148-149), le texte de cette lettre (10 juillet 1833) est coupé après les mots : « *Vous me comprenez.* » – Le correspondant de Heine était Heinrich Laube, qui dirigea pendant de longues années la *Gazette du monde élégant*, organe de la nouvelle littérature allemande. Emprisonné en 1834 et 1836 en Prusse pour délit de société secrète, Laube « s'assagit » ensuite ; il fut en 1848 député au Parlement de Francfort, dont il a écrit l'histoire, et, pour finir, directeur du grand théâtre de Vienne. Immédiatement avant le passage cité par Mehring, on lit dans la lettre de Heine les phrases suivantes : «... *Prenez garde ! Ici même (à Paris), on n'est pas en sûreté. Samedi dernier, plusieurs Allemands ont été arrêtés ici et, à chaque instant, je crains moi-même de l'être. Qui sait si ma prochaine lettre ne sera pas datée de Londres ? Je vous informe de tout cela afin de vous engager vous-même à la modération (...). La publication de la préface, dans ce moment même, au milieu de l'anxiété générale (la préface au livre *De la France* ; voir plus loin notre extrait « *La Prusse* »), convaincra bien le public qu'il peut à l'avenir se fier à moi, même quand je jouerai un air de flûte trop doux. Quand le moment sera venu, on m'entendra suffisamment jouer du trombone (...). Vous êtes plus haut que tous les autres, qui ne comprennent que le dehors de la Révolution, et non point ses questions les plus profondes. Ces questions portent, etc.* » – Les toutes dernières phrases de l'extrait cité par Mehring se retrouvent dans un autre texte de Heine.

25 Dans le différend entre Börne et Heine, Marx a pris résolument parti pour le second. Il communiquera par lettre à Heine le 5 avril 1846 qu'il a l'intention d'écrire dans une revue allemande un compte rendu critique détaillé de son livre sur Börne, en ajoutant : « *Un traitement plus balourd que celui que les ânes germano-chrétiens ont infligé à ce livre ne se rencontre guère en quelque période littéraire que ce soit, et pourtant, en Allemagne, aucune période ne manque de balourdises.* » On doit regretter que l'excès de travail n'ait pas permis à Marx d'écrire le compte rendu projeté. Mais il est bien évident qu'il ne pouvait que prendre position, comme Heine, contre la tendance des démocrates du genre de Börne à substituer les mots d'ordre abstraits, l'idéal pur, à la considération de l'état réel de la société, des conditions effectives de la révolution. Börne demandait, au fond, à l'homme de renoncer à ses besoins tant matériels qu'esthétiques, de « s'élever » en ascète au-dessus de la vie, pour devenir un républicain de raison. Heine, au contraire, préconisait « *l'hellénisme* », c'est-à-dire une conception réaliste du monde selon l'esprit des Grecs antiques, et partant de l'idée de l'homme matériel avec tous ses besoins concrets. Le sens objectif de cet « *hellénisme* », auquel Heine s'est souvent référé dans sa lutte contre Börne, « *le nazaréen* », était d'une part la mise en valeur des revendications matérielles des masses, donc l'option pour la révolution socialiste, et d'autre part la sauvegarde des droits de la personnalité cultivée de l'artiste. Heine s'oppose à Börne doublement : 1° en tant que Börne, ennemi de la noblesse en premier lieu, n'attaque le capitalisme que du point de vue du petit bourgeois, pour protéger celui-ci contre la concurrence dangereuse du grand capital, pour établir à tout jamais une démocratie de la petite bourgeoisie, ce qui constitue, en matière sociale, une conception dépassée, un conservatisme lamentable ; 2° en tant que Börne, dans la mesure même où il veut faire du petit bourgeois le maître de la société, tend à favoriser la médiocrité, à arrêter le progrès, à appauvrir la culture. Heine est sur un plan infiniment plus élevé ; il prévoit, bien qu'en traits confus, le socialisme. En résumé, les deux hommes ne s'opposent pas, ainsi que le dit Lichtenberger, comme la révolution politique et la révolution sociale, mais par leurs buts sociaux respectifs (N. BERKOVSKI, édition Academia, t. VIII, Introduction).

contrebandier journaliste se souciait peu de la couleur du chiffon qui était pendu au mât de son navire et avec lesquels les vents jouaient leurs jeux volages ; je ne pensais qu'à la bonne cargaison que j'avais à bord et que je désirais introduire dans le port de l'opinion publique. Je puis me vanter d'avoir bien souvent réussi dans ces entreprises, et l'on ne doit pas me chicaner sur les moyens que j'employais parfois pour atteindre le but. »

En fait, il suffit de comparer ses articles de 1832 et les « *Lettres de Paris* » de Börne, écrites la même année, pour décider sans le moindre doute qui avait la meilleure cargaison à bord. Des tableaux comme ceux que Heine a brossés de la mort héroïque des combattants républicains de Saint-Merri dépassent de loin le talent de Börne. Dans son édition en librairie, Heine a d'ailleurs rétabli les textes censurés, et sa belliqueuse préface a coupé tous les ponts entre lui et les pouvoirs établis en Allemagne. Le livre aurait donc dû échapper aux attaques diffamatoires que Börne a lancées contre lui dans ses « *Lettres de Paris* ». Plus honteuse encore fut la critique qu'il osa faire, dans une feuille française, des articles philosophiques de Heine, auxquels il n'entendait absolument rien.

De 1830 à 1840, Heine prit tellement au sérieux son « *apostolat* », son « *tribunat* », que son activité poétique passa sensiblement à l'arrière-plan. Dans les quatre volumes du *Salon*, parus de 1833 à 1840, le meilleur, et de beaucoup, est ce qui se rapporte à la réconciliation de l'esprit allemand et de l'esprit français, ainsi que la courageuse préface du premier volume, les articles sur la peinture française et sur le théâtre français, et l'étude sur la philosophie allemande, qui emplit le deuxième volume. Le reste comprend surtout des fragments de romans, comme les *Mémoires du Sire de Schnabelewopski*, les *Nuits florentines*, *Le Rabbin de Bacharach*, réminiscences de la période des *Tableaux de voyage*, auxquels avaient été primitivement destinés les *Mémoires* et *Le Rabbin*. Certaines parties montrent le génie de Heine dans toute sa splendeur, par exemple la légende du Vaisseau Fantôme dans les *Mémoires*, ou la description du jeu de Paganini dans les *Nuits florentines*, mais ces ouvrages ne marquent pas un progrès de l'inspiration poétique. Exception faite du nouveau texte magnifique du *Tannhäuser*, qui fut, pour le drame musical de Richard Wagner, de la même importance que la légende du *Vaisseau Fantôme*, les pièces en vers que Heine publia dans les quatre volumes du *Salon* désappointèrent ses admirateurs en blessant au vif les cuistres d'Allemagne. Il s'agit de poésies à « *Diverses* » : chansons hardies, effrontées parfois, pourtant d'une qualité artistique très haute et dont le droit esthétique est en tout cas incontestable. Les tudesques fanfarons de vertu, qui fermaient soigneusement les yeux sur toutes les liaisons de leurs despotes, auraient dû être les derniers à déverser sur Heine des cataractes d'indignation morale, parce que, fort du vieux droit des poètes, il immortalisait dans ses vers telle ou telle fille aux libres allures. Personne, peut-être, n'a fait un usage plus étendu de ce vieux droit qu'un Romain, le poète de cour Horace, dont les petits bourgeois patriotards prennent les odes pour faire l'éducation de leurs garçons encore imberbes. Ils ont même fait davantage, quelque chose de vraiment très fort, en érigeant une ode d'Horace en l'honneur de quelque complaisante Lalagé (*integer vitae scelerisque purus*) en un chant funèbre solennel, qu'ils entonnent aux heures d'émotion.

Heine n'a jamais été un coureur de filles au sens vilain et péjoratif du mot ; jusqu'au soir de sa vie, il a soutenu, en prose et en vers, avec un accent de vérité qui ne trompe pas, qu'il n'avait jamais séduit une fille vierge, jamais touché à une femme qu'il savait mariée. Voilà déboutée de sa plainte la morale petite-bourgeoise elle-même. Environ le temps où Heine publiait les vers à « *Diverses* », il découvrit la belle fille de la nature qui devait devenir sa fidèle compagne jusqu'à la mort, cette ouvrière française qui survit dans ses poèmes sous le nom de Mathilde. Elle n'a pas plus participé à la vie intellectuelle de Heine que Christiane à celle de Goethe, peut-être moins encore ; c'était une nature passionnée, et elle n'avait pas plus de vertus ménagères que le poète lui-même : aussi soupirait-il, à l'occasion, sur ce « *Vésuve domestique* », cette « *gaspilleuse* », mais il n'empêche qu'il trouva le bonheur dans ce mariage. De même que Goethe avec sa Christiane, Heine a d'abord vécu avec sa Mathilde en union libre ; cependant, il tenait strictement à ce qu'elle fût respectée comme sa femme, et il était plus sensible à la moindre offense faite à Mathilde qu'à l'injure la plus grave dont il pouvait être l'objet. Dans l'ensemble, son mariage offre un

tableau infiniment plus réjouissant que celui de Goethe, ce qui, bien entendu, n'a pas empêché les petits bourgeois allemands de se récrier à la fois contre cette union et contre le prétendu libertinage de Heine.²⁶

À peine Heine s'était-il mis en ménage qu'il fut frappé d'un coup terrible, que les petits bourgeois radicaux lui portèrent de complicité avec les gouvernements allemands. En décembre 1835, la Diète fédérale interdit tous les écrits de la « Jeune Allemagne », école littéraire, ou prétendue école, qui comptait parmi ses membres en premier lieu, Henri Heine, puis Karl Gutzkow, Heinrich Laube, Ludolf Wienbarg et Theodor Mundt : de jeunes écrivains qui, sans avoir de liens étroits les uns avec les autres, s'étaient formés, après la révolution de Juillet, sous l'influence spirituelle de Heine et de Börne ; ce dernier n'était, d'ailleurs, pas compris dans l'interdiction. Cette décision de la Diète fédérale, qui condamnait, sans jugement et sans l'ombre d'un droit, une série d'écrivains allemands à mourir de faim – puisque l'on proscrivait non seulement tous leurs écrits déjà publiés, mais aussi tous leurs écrits futurs, – avait été provoquée par une infâme dénonciation de Wolfgang Menzel, un écrivain libéral, qui, pourtant, venait encore d'exalter Heine dans sa *Feuille littéraire* et avait fait de Gutzkow son codirecteur. L'intérêt sordide était le mobile de son geste scélérat : il redoutait la concurrence d'une revue littéraire que Gutzkow avait l'intention de fonder.²⁷

Heine se trouva réduit à la gêne par la décision de la Diète ; par surcroît de malheur, il avait eu de nouveau une vive altercation avec son oncle Salomon, et le millionnaire versatile l'avait mis à sec. Dans sa détresse, il se résolut à accepter une allocation annuelle de 4 800 francs sur le fonds de secours que le gouvernement français avait affecté aux réfugiés politiques, proscrits de leur pays. Ce fonds était un héritage de la révolution de Juillet, et il ne faut pas le confondre avec les fonds secrets qui servent aux gouvernements allemands, surtout au gouvernement prussien, à recruter leur corps de mouchards pour le salut du trône et de l'autel. C'est une misérable calomnie de dire qu'en acceptant cette allocation, Heine a vendu sa plume au gouvernement français ; il nommait les choses par leur vrai nom, quand il écrivait :

*« Les secours que j'ai reçus du ministère Guizot n'étaient pas un tribut ; c'était la grande aumône que le peuple français accordait à tant de milliers d'étrangers que leur zèle pour la cause de la Révolution avait plus ou moins glorieusement compromis dans leur patrie et qui étaient venus chercher un asile au foyer hospitalier de la France. »*²⁸

A tous les patriotes allemands qui se sentent accablés à l'idée qu'un gouvernement français a sauvé un poète allemand de la faim, nous demanderons d'appliquer leur indignation morale au lâche coup de force

26 Les universitaires français ont parfois emboîté le pas aux cuistres allemands pour accabler Mathilde, qui aurait éloigné Heine de « toute société choisie », comme dit, par exemple, Jules Legras (ouvrage cité, p. 185 et suiv.) Victor Bernard, au contraire, remet intelligemment les choses au point (ouvrage cité, p. 313) et Geneviève Bianquis rappelle que Heine a dit de Mathilde : « Elle est foncièrement bonne... C'est une amie comme seule une Française sait l'être » (1847). Quant à Marx et Engels, leur jugement négatif sur l'attitude de Mathilde à la mort de Heine (son infidélité prétendue) repose sur des informations peu sûres, communiquées par Reinhardt, le communiste militant qui avait été de longues années secrétaire de Heine et que le poète avait congédié le 29 mai 1855 à la suite, précisément, de son incompatibilité d'humeur avec Mathilde. Heine, qui avait une confiance absolue dans le correspondant de Marx, le révolutionnaire Reinhardt (ce qui, soit dit en passant, éclaire aussi les sentiments politiques profonds du poète même en ce temps), l'avait gardé auprès de lui tant que sa présence avait pu s'accorder avec la paix du ménage. Un jour vint où ce ne fut plus possible. Peut-être Reinhardt pensait-il en effet à sacrifier, après la mort de Heine, les intérêts matériels de Mathilde pour sauver les *Mémoires* du poète ; ce en quoi on ne saurait évidemment lui donner tort. Sur toute cette question assez obscure, consulter Walther Victor, ouvrage cité, p. 108-112.

27 Dans son article « Karl Gutzkow » (paru dans la *Neue Zeit*, XXIXe année, 1^{er} vol., 1911, p. 88), Mehring a exposé toute l'affaire plus en détails : Gutzkow voulait fonder un périodique allemand, du genre de la *Revue des Deux Mondes*. Par crainte de cette concurrence, Menzel se mit à parler sans arrêt de la « secte » de la Jeune Allemagne, en spéculant sur la sottise des gouvernements allemands, qui, en effet, confondirent cette association inventée par le dénonciateur avec l'autre « Jeune Allemagne », le groupement politique des révolutionnaires réfugiés en Suisse. – Dans une autre de ses études, intitulée « Sur la Jeune Allemagne » (*Neue Zeit*, XXXe année, 2e vol., 1912, p. 633), Mehring dit leur fait aux historiens de la littérature du temps de Guillaume II, d'après lesquels la décision de la Diète aurait été un coup pour rien, à moins qu'elle n'eût même rendu service aux écrivains visés, en leur faisant de la réclame : les Metternich et consorts n'étaient pas si sots et ils savaient très bien que les éditeurs et les libraires ne pourraient pas résister aux tracasseries de police qu'ils ordonnaient. On connaît l'ouvrage de J. DRESCH : *Gutzkow et la Jeune Allemagne*, aux Presses universitaires de France.

28 *Correspondance inédite*, 3, p. 125.

de la Diète fédérale, dont la responsabilité incombe à tous les gouvernements allemands. Heine, qui, en acceptant l'allocation, n'a pas pris le moindre engagement à l'égard du gouvernement français, est absolument sans reproche en cette affaire.²⁹

En revanche, il s'est gravement compromis, quelques années après, quand il eut l'intention de fonder à Paris un journal en allemand, dont l'existence même avait pour condition *sine qua non* sa libre introduction en Prusse. Afin d'obtenir ce droit, Heine a adressé une lettre au baron von Werther, ancien ministre de Prusse à Paris, qui détenait le portefeuille des Affaires étrangères à Berlin. Nous ignorons les termes de cette lettre, mais nous connaissons celle que Heine a envoyée à Varnhagen pour solliciter ses bons offices dans cette affaire. Il y écrit, à la date du 13 février 1838 :

« J'emprunterai toutes les nouvelles de Prusse aux seuls journaux visés par la censure prussienne ; si l'on m'autorise, toutefois, à insérer des correspondances privées en provenance de Prusse, je ne m'aviserai pas de déplaire au gouvernement par le choix des correspondants. Les intérêts des vieilles provinces prussiennes me sont aussi inconnus qu'indifférents, et il ne m'en coûtera pas, soit de me taire complètement sur ce sujet, soit de ne rapporter que les opinions d'autrui.

Il en va autrement des provinces rhénanes. C'est là que l'oiseau est dans son élément, ce terroir-là ne m'est point indifférent ; j'ai à la fois le besoin et le devoir de m'exprimer franchement sur les événements de mon pays. C'est là qu'il me faut une liberté de parole illimitée. Cependant, étant donné l'état actuel des choses à l'égard des pays rhénans, le gouvernement prussien peut être assuré que toute ma sympathie est acquise à la Prusse : je ne méconnaîtrai jamais les services rendus par elle à ce pays bâtard, que, seule, la Prusse a regagné pour l'Allemagne et fait accéder au genre de vie allemand. »

Cette tentative de pactiser avec le gouvernement de Berlin fait paraître le caractère de Heine sous un jour bien triste ; même si l'on considère qu'en envisageant un rapprochement, Heine pensait surtout au différend qui opposait alors le gouvernement prussien aux ultramontains de Rhénanie, on ne saurait plaider en sa faveur les circonstances atténuantes. En effet, Berlin employait dans cette lutte des armes absolument réactionnaires. C'est une chance pour la réputation de Heine que le gouvernement prussien n'ait eu aucune confiance en lui, et que sa décision négative ait enterré le malencontreux projet. Si c'était la démarche de Heine pour se rapprocher du gouvernement prussien qui avait mis en colère les petits bourgeois allemands – surtout les petits bourgeois radicaux, on pourrait trouver un terrain d'entente avec eux. Mais ils n'en connaissaient rien, et même s'ils en avaient eu vent, ils auraient été longs à s'émouvoir. Et cette observation s'applique plus qu'à tout autre aux poètes souabes, qui engagèrent une guerre puérole contre Heine à la suite de son étude sur l'école romantique, parce qu'il y jugeait les œuvres d'Uhland sans les critiquer outre mesure, sans, non plus, les porter aux nues, mais en les appréciant à leur juste valeur. Ces nains de la poésie n'avaient pas honte, pour leur compte, de s'allier avec Menzel ; c'est dans l'un des périodiques de ce dernier que Gustav Pfizer, le frère de Paul Pfizer, qui fut le premier Allemand du Sud à s'enthousiasmer pour la prussification de son pays, publia un interminable pamphlet qui, en faisant table rase de la poésie de Heine, en accumulant les falsifications effrontées, offre jusqu'à ce jour une mine

²⁹ Il est hors de doute que Mehring fait preuve ici d'un excès d'indulgence. En acceptant une pension du gouvernement français, Heine a commis une erreur politique. Cette démarche, comme d'autres manifestations de son manque d'esprit de principes, devait être souvent, dans la suite, exploitée par ses ennemis. Elle fut sévèrement condamnée par Marx et Engels, qui se sont toutefois abstenus de désavouer le poète en public, quand il eut fait appel à leur témoignage dans son « *Éclaircissement rétrospectif* » d'août 1854. Mais Marx a écrit à Engels : « *J'ai trois volumes de Heine à la maison. Il raconte entre autres, avec détails, ce mensonge que moi, etc. serions venus le consoler quand il a été « attaqué » dans la Gazette universelle d'Augsbourg pour l'argent qu'il avait touché de Louis-Philippe. Le brave Heine oublie exprès que mon intervention en sa faveur s'est produite à la fin de 1843 et ne pouvait donc pas être en rapport avec des faits qui ont été révélés après la Révolution de février 1848. But let it pass [Mais passons !] Ce sont les affres de sa mauvaise conscience, car le vieux chien a une mémoire monstrueuse pour toutes ces ordures, qui lui font faire l'enjôleur.* » (Lettre du 17 janvier 1855.) Personne ne pouvait d'ailleurs croire à cette visite de consolation de Marx : il avait quitté Paris le 7 avril 1848, alors que l'article de la *Gazette d'Augsbourg* est du 28 de ce mois ! – Il est certain qu'il y a dans la vie de Heine de grosses incidences politiques, des compromissions inexcusables ; mais tout cela n'empêche que la ligne fondamentale de son action a été démocratique et révolutionnaire.

d'arguments inépuisable à tous ceux qui le haïssent. Il est vrai que Heine avait bon marché de ces adversaires-là : il lui a suffi, pour leur régler leur compte, d'une strophe de son poème de *Tannhäuser*³⁰ et des quelques pages spirituelles de son « *Miroir souabe* ».

Les frictions entre lui et Gutzkow furent plus scabreuses et plus graves. Sous le coup de la sentence fulminatoire de la Diète contre la « Jeune Allemagne », Laube et Mundt avaient immédiatement lâché pied, mais Gutzkow et Wienbarg avaient tenu bon. Après avoir quitté Francfort-sur-le-Main pour se fixer à Hambourg, Gutzkow y publia, aux éditions de Campe, la revue *Telegraph* ; Campe donnait son nom comme directeur, puisque toute publication était interdite à Gutzkow. Heine, qui faisait grand cas de Gutzkow, était enchanté de la tournure que prenaient les choses, et Gutzkow semblait répondre à ces sentiments ; dès 1836, il avait pris fait et cause pour Heine, en demandant une fondation nationale pour le tirer de la gêne. Mais ensuite Gutzkow passa au camp des cuistres, pour des raisons difficiles à discerner. C'est alors qu'il munit de lettres de recommandation à l'adresse de Heine quelques écrivains, à présent ensevelis dans l'oubli, auxquels il était lié. Ils se rendirent à Paris et furent aimablement reçus par Heine, mais ce fut pour publier à leur retour de répugnants articles de diffamation sur le poète et sur l'homme ; une partie fut même insérée dans le *Telegraph* de Gutzkow. D'autre part, celui-ci ne fit paraître que sous une forme toute tronquée le « *Miroir souabe* », que Heine lui avait envoyé aux fins de publication. Bien plus : lorsque Heine, en 1838, voulut éditer un nouveau volume de vers en y groupant également les poèmes à « *Diverses* », Gutzkow, que cela ne regardait nullement, se permit d'adresser à Heine un ultimatum catégorique, en le menaçant d'une rupture s'il ne renonçait à la réimpression de ces poèmes, si blessants pour la respectabilité des cuistres. On ne sait vraiment pas ce qu'il faut le plus admirer : de l'effronterie de Gutzkow, s'érigeant en censeur de Heine, son aîné de dix bonnes années, ou de l'excellent cœur de Heine, qui céda, en différant pour des années l'édition de son deuxième volume de poèmes.

Le digne Campe jouait dans cette querelle un rôle bien équivoque. Toutes les grossièretés du *Telegraph* à l'égard de Heine passaient sous son nom, et on ne peut pas le laver du soupçon d'avoir encouragé, pour des motifs d'argent, cette campagne d'épicier contre l'auteur le plus génial de sa maison d'éditions. Il y a, au moins, un cas où nous avons la preuve directe de sa malhonnêteté. Quand Heine publia, en 1840, son *Mémoire* sur Börne aux éditions de Campe, celui-ci substitua, à l'insu de l'auteur qui en conçut la plus vive colère, au titre du manuscrit : *Ludwig Börne, Mémoire de H. Heine*, un autre titre, de son invention : *Henri Heine sur Ludwig Börne*³¹ ; sur quoi, Gutzkow jeta son feu dans le *Telegraph*, en disant que, par le seul titre, Heine trahissait la tendance de son ouvrage : se faire de la réclame aux dépens de Börne. Plus tard, quand les cuistres lui sont tombés dessus à son tour, Gutzkow a payé assez cher ces péchés de jeunesse ; mais, par malheur, Campe n'a pas eu à expier les perfidies qu'il avait commises à l'égard de Heine.

Heine espérait que son mémoire sur Börne passerait pour le meilleur de ses ouvrages ; en fait, il exaspéra plus que tout les cuistres allemands, qu'il devait calmer. C'était un peu de la faute de l'auteur : en particulier, les pages du mémoire traitant des relations de Börne avec Mme Wohl et son époux dépassent de beaucoup les limites d'une polémique littéraire admissible et sont absolument indignes de Heine. Sans lui donner raison, on peut toutefois l'excuser dans une certaine mesure en remarquant qu'il a ajouté cette partie au dernier moment, sous l'effet de l'irritation causée par les cancans que la clique de Mme Wohl ne cessait de répandre sur sa Mathilde. En revanche, on ne retiendra rien de l'accusation de lâcheté portée contre Heine pour la raison qu'il n'a publié son écrit sur Börne que quelques années après la mort de celui-ci. On ne voit pas pourquoi Heine aurait reculé puérilement devant Börne, alors qu'il a réglé leur compte à des gens d'une tout autre trempe. Il faut, au contraire, noter à son honneur qu'il a refusé le plus longtemps possible d'entrer dans l'implacable guerre de commérages que Börne lui faisait.

30 Le chevalier Tannhäuser raconte à Vénus ce qu'il a vu en Allemagne à son retour de Rome : « *En Souabe, j'ai été voir l'école de poètes. – De gentils petits bouts d'hommes, les pauvres ! – Ils étaient assis sur de petites chaises percées, – Avec des bourrelets autour de la tête pour ne pas se faire mal en tombant.* » Heine dénonce la tendance réactionnaire des romantiques attardés qui se rattachent en politique à l'aile libérale de la bourgeoisie, avec la même clairvoyance qui lui fait prévoir, en plus d'une rencontre, la future trahison des libéraux dans la révolution bourgeoise.

31 Le texte allemand peut aussi s'interpréter : « *Henri Heine au-dessus de Ludwig Börne* ».

Il a fallu qu'après la mort de Börne, ses héritiers spirituels continuent sans trêve le tintamarre, sous les applaudissements de plus en plus nourris des cuistres, pour que Heine usât de son droit – on dirait aussi bien : satisfît à son devoir – en publiant un ouvrage qui mettait non sa personne, mais sa philosophie au-dessus de celle de Börne. Si tout le monde reconnaît aujourd'hui la justesse de son appréciation sur Uhland, qui faisait écumer de fureur les nains de la poésie souabe, il en est de même de son jugement sur Börne :

« *Ce n'était ni un génie ni un héros ; ce n'était pas un dieu de l'Olympe. C'était un homme, un citoyen de la terre ; c'était un bon écrivain et un grand patriote.* »

D'emblée, la vengeance des cuistres fut terrible. Pour faire entendre un témoin tout à fait impartial, citons Ernst Elster :

« *Il y a lieu d'admirer, en l'occurrence, la richesse de la langue allemande en insultes. Il n'est question que de méchanceté, d'insolence, de lâcheté, d'impudence, d'effronterie, de perfidie, de légèreté, d'ignorance totale de la situation de l'Allemagne, de duplicité profonde, de dérèglement littéraire, de manque de caractère, d'orgueil, d'altérations cyniques, d'équivoques dégoûtantes, de contradictions criantes, de cynisme révoltant, d'offense grossière et archiépiscopale, de vanité absurde, de sentiments honteux et ignobles, de détails personnels orduriers, du purin fétide des calembours, et ainsi de suite ; on présente le poète comme une commère indiscreète, une girouette sans principes, un menteur notoire, qui ne combat pas en homme, mais en voyou, et se donne à lui-même le coup de grâce ; et on conclut que le livre scandaleux de ce crocheteur de Paris dénommé Henri Heine ne mérite qu'un seul mot : pouah !* »

Tandis que ce flux de saletés se déversait sans fin ni trêve, la parole que Heine avait dite sur le dernier ouvrage de Börne s'accomplit à propos de lui-même : « *C'est un lac limpide, reflétant le ciel étoilé, et son génie y plonge pour revenir sur l'eau, comme un beau cygne qui se purifie tranquillement dans l'onde des outrages dont la racaille a souillé la blancheur de ses plumes.* »

4. LE POÈTE SATIRIQUE

On vit, dans *Atta Troll*, le génie poétique de Heine ressurgir, avec la jeunesse du phénix, des flammes du bûcher que ses ennemis avaient allumé pour l'y consumer. Dans ce « *songe d'une nuit d'été* », « *dernier hymne libre des sylves du romantisme* », Heine justifia ce qu'il avait écrit à Campe : que toutes les flèches ennemies glisseraient sur son armure d'or ! Jamais ne fut produite défense plus brillante du droit du génie contre la médiocrité pure, dont la chamarrure de vertu sert à voiler la pauvre nudité.

D'après les indications de Heine, le petit poème épique de l'ours a été composé à la fin de l'automne de 1841, à un moment où durait toujours la grande émeute de ses ennemis de tout acabit ligués contre lui. Il en publia, peu de temps après, des fragments dans *Le Monde élégant* de Laube ; le livre ne parut qu'au bout de quelques années, en 1847. Dans sa préface, Heine déclare que la « *poésie dite politique* » a été la cible véritable de sa satire. Mais il y a lieu de supposer que, sur ce point, sa mémoire le trompe dans une certaine mesure. Parmi les victimes auxquelles il a décoché ses flèches, il y avait certainement la « *vaine fumée d'enthousiasme* » qui monte du « *bocage des bardes allemands* » ; mais ce n'était pas l'essentiel : le monument riant d'*Atta Troll* a été érigé par Heine à la balourdise germano-chrétienne dans tous les domaines de la vie publique.³²

³² Il suffit, pour voir à qui Heine s'en prend, de lire l'épithète qu'il fait composer pour *Atta Troll*, tombé finalement sous les balles du chasseur Lascaro, par un des plus fameux chantres de la « liberté » abstraite et emphatique, et, qui plus est, par un chanteur de rang royal, Louis Ier de Bavière :

« *Atta Troll, ours à tendances, moral – Et religieux ; chaud comme époux ; – A cause des séductions de l'esprit du temps, – Sans-culotte d'une primitivité sylvestre.* »

En ce temps-là, le talent était un don bien embarrassant, qui vous faisait soupçonner de manquer de caractère. Après s'être creusé la tête pendant des milliers d'années, l'impuissance envieuse avait fini par trouver sa grandeur entre les impertinences du génie : elle inventa l'antithèse du talent et du caractère. Pour la multitude, c'était flatteur, presque à titre personnel, d'entendre affirmer que, si les braves gens étaient d'ordinaire de très mauvais musiciens, les bons musiciens étaient, en revanche, rien moins que de braves gens, alors que l'essentiel dans le monde était d'être brave, non de savoir la musique. Maintenant, la tête vide pouvait en bonne justice se vanter de son cœur bien garni, et les principes avaient le dernier mot.

Ces paroles s'appliquent non seulement aux *Atta Troll* de la poésie, mais aussi à ceux de la philosophie et de la politique ; contre eux tous, il fallait défendre les droits inaliénables du génie.

Du point de vue esthétique, c'était un coup de maître que de choisir, pour présenter cette défense, le capricieux « *ton de rêverie de cette école romantique* » où Heine avait passé, selon son propre mot, les années les plus agréables de sa jeunesse, pour finir par rosser le maître d'école. Un songe de nuit d'été, un chant fantasque et sans but – sans but comme l'amour, comme la vie, comme le créateur et la création, – quel contraste brutal avec la tendance à faire de la muse la vivandière de l'opposition bourgeoise ! Mais la forme romantique recelait un contenu absolument moderne, et Heine a protesté à bon droit contre la supposition que sa raillerie pût frapper les idées qui sont une conquête précieuse de l'humanité, et pour lesquelles il avait lui-même tant combattu et tant souffert. Justement parce que ces idées se présentaient au poète avec une clarté et une ampleur magnifiques, il était pris, disait-il, d'une folle envie de rire en voyant quelle conception grossière, obtuse et lourde en avaient les contemporains. Il ne se moquait, en quelque sorte, que de leur peau d'ours temporelle.

Le poème d'*Atta Troll*, à lui seul, témoigne de la loyauté de cette affirmation, et Heine devait bientôt la corroborer avec beaucoup plus d'énergie. Il y avait certes peu de traits communs entre lui et les « poètes politiques » connus du public au temps où il composait *Atta Troll*. Il a qualifié les vers de Hoffmann von Fallersleben – en exagérant un peu, mais non sans raison – de bouffonneries dérisoires, bonnes à amuser les philistins pendant qu'ils vident les pots de bière et qu'ils tirent sur leur pipe. Quant à Herwegh, il l'a salué, dès ses premiers vers, du nom d'« *alouette de fer* » ; mais il le mettait déjà en garde contre le pathos vague et stérile qui se lance à corps perdu dans un océan de généralités ; dès 1847, connaissant mieux Herwegh, il a prophétiquement porté sur lui ce dur jugement :

« *Il n'avait qu'un peu de monnaie, très joliment frappée, qu'il dépensait ; le voilà pauvre et les mains vides, comme un prodigue qui s'est ruiné. Il reste éternellement muet et ne se repaîtra plus que de sa gloire. Et puis, Herwegh ne rit jamais ! Un poète au visage si aigri n'a pas beaucoup de jugement ; cela révèle la mesquine étroitesse de ses opinions sur la vie. »*

Celui avec lequel Heine pouvait encore le mieux s'entendre était Dingelstedt, qui a su montrer, dans les *Chants du veilleur de nuit*, une puissance plastique bien supérieure à celle de Herwegh et de Hoffmann. Les poèmes satiriques de Heine contredisent son écrit, au fond, sur un ton débonnaire et inoffensif, tandis que ses satires contre Herwegh se font, avec le temps, de plus en plus cruelles.

Même si le pathétique creux avait convenu à sa veine poétique, Heine ne s'y serait pas complu : il avait été trop longtemps mêlé à une vie publique mouvementée. Ce qui le tourmentait, au contraire, c'était une « *abondance de visions* ». Au temps où, dans *Atta Troll*, il rendait hommage au romantisme, sa préoccupation la plus vive était le communisme. En février 1840, il avait repris sa correspondance parisienne sur la politique, l'art et la vie publique pour la *Gazette universelle d'Autbourg*,

« *Dansant très mal, mais portant – Des principes dans sa poitrine velue ; – Quelquefois aussi ayant prié ; – Pas de talent, mais un caractère !* » (*Atta Troll*, XXIV).

L'abus des constructions participiales, les asyndètes, la lourdeur et l'embarras du style sont une moquerie à l'égard de la poésie de Louis Ier.

correspondance que les prophéties sur la victoire du communisme, ainsi qu'il l'a dit lui-même par la suite, traversaient comme une trame rouge. Heine attachait beaucoup plus de prix à ces correspondances qu'aux articles *De la France*, écrits pour la *Gazette* dix ans plus tôt ; à cet égard, il avait tort, et surtout en ce qui concerne les questions politiques. Sans doute, on ne peut pas lui faire honnêtement le reproche d'avoir flatté le gouvernement français eu égard à sa pension sur les fonds publics, mais il aurait peut-être mieux fait d'éviter jusqu'à l'apparence de la flatterie. L'état des choses explique de lui-même pourquoi « *la période parlementaire de la royauté citoyenne* », dont il a fait le sujet de sa correspondance à partir de 1840, ne pouvait inspirer ni à lui ni à ses lecteurs un intérêt aussi vif que le clair reflet de la révolution de Juillet, qui avait donné aux articles *De la France* tant de chaleur et de lumière.

Rien de plus normal que le grand changement qui s'était opéré dans les conceptions politiques et sociales de Heine. Puisqu'il haïssait du fond de l'âme la vieille monarchie, avec sa domination des hobereaux et des curés, et que la république était également pour lui un objet d'horreur à cause de la domination redoutée des masses, il aurait dû logiquement préférer la monarchie constitutionnelle, et il lui est d'ailleurs arrivé de s'exprimer en ce sens. Mais il avait trop de profondeur pour ne pas discerner, en ce régime également, une forme de la domination de classe, et non la moins méprisable. Le roi-citoyen en était encore à ses débuts que Heine subissait déjà la puissante emprise du saint-simonisme³³ ; c'est au saint-simonisme qu'il dut cette opposition du spiritualisme et du sensualisme, de la doctrine chrétienne de l'abnégation et de la doctrine païenne de la jouissance, des Nazaréens maigres et des Hellènes gras, qui était soutenue surtout par Infantin, et qui revient si souvent dans les écrits de Heine³⁴. Mais, après tout, les saint-simoniens n'étaient qu'une école philosophique qui, au premier choc contre le rude monde extérieur, s'en alla en poussière, de même que les autres sectes socialistes ; plus le pouvoir du roi-citoyen se manifestait comme la domination d'une clique capitaliste bornée et égoïste, plus Heine le voyait menacé par des forces différentes et plus puissantes.

« *Je parle des communistes, le seul parti de France qui mérite d'être pris en considération. Je réclamerai la même attention pour les débris du saint-simonisme, dont, sous de bizarres enseignes, les disciples sont toujours en vie, ainsi que pour les fourriéristes, encore dispos et actifs ; mais ces dignes gens ne sont mis en mouvement que par la parole, par la question sociale comme question, par l'idée transmise, au lieu d'être poussés par la nécessité démoniaque ; ils ne sont pas les valets d'armes prédestinés que le Vouloir suprême du monde emploie à l'exécution de ses prodigieux arrêts. Tôt ou tard, la famille dispersée de Saint-Simon et tout l'état-major des fourriéristes passeront à l'armée grandissante du communisme et, prêtant au besoin brut la parole qui donne la forme, ils prendront, pour ainsi dire, le rôle de Pères de l'Église. »*

Ainsi parlait Heine le 15 juin 1843, et il devait la même année devenir l'ami de l'homme qui était appelé à accomplir ce que le poète attendait des saint-simoniens et des fourriéristes. Cet homme était Karl Marx³⁵. Après l'interdiction de la *Gazette rhénane*, il gagna Paris, à l'automne de 1843, pour y éditer les *Annales franco-allemandes* en commun avec Arnold Ruge. Le poète ne noua pas de relations étroites avec

33 Déjà Goethe s'était intéressé au socialisme utopique ; peu avant sa mort, en mars 1832, il s'était abonné au *Globe* de Paris. C'est *Le Globe* également (n° 142, 22 mai 1831) qui avait signalé l'arrivée de Heine à Paris. Heine avait demandé dès 1829 à son ami Moses Moser d'emprunter pour lui « *les premières années du Globe* » (lettre du 22 avril). Une fois à Paris, il fréquentait régulièrement les réunions des saint-simoniens ; il est invité chez Infantin, à qui il dédie l'édition française de ses études sur l'Allemagne ; il restera toute sa vie en rapports avec le rédacteur en chef du *Globe*, Michel Chevalier.

34 Les saints-simoniens concevaient déjà le socialisme comme un degré plus élevé de la richesse sociale, une vie dans l'abondance. C'est cette démocratie réelle de l'Athènes à venir qui est désignée sous le nom d'« *hellénisme* ». Au contraire, Heine entend par doctrine des « *nazaréens* » l'esprit même de la civilisation capitaliste. Cette civilisation nie l'homme, ses besoins, sa personnalité. Le poète songe au héros de l'accumulation primitive, au type du puritain, alors bien connu tant par les romans de Walter Scott que par le Cromwell de Victor Hugo : le bourgeois sacrifie tous les besoins de l'homme, adopte l'ascétisme... en vue des biens matériels ! L'ascétisme au nom de Mammon se déguise en ascétisme au nom de Dieu. On comparera ces vues à l'exposé de Marx, dans *Le Capital*, sur la théorie de l'« *abstinence* ». Naturellement, l'abstinence – la misère – dont le capitalisme a surtout besoin, est celle de la classe ouvrière. Mais en même temps qu'il voue la classe ouvrière à la paupérisation, le capitalisme est profondément hostile à l'art ; la personnalité de l'artiste est condamnée dans la société bourgeoise ; le monde de l'artiste est nécessairement différent du monde du bourgeois, qui représente la « *médiocrité universelle* » (Marx). Consulter sur cet ensemble d'idées N. Berkovski, *Introd.* au tome VIII de l'édition. Academia.

Ruge, qui, authentique *Atta Troll* de la philosophie, voyait en Heine tantôt un « coquin », tantôt « l'Allemand le plus libre après Goethe » ; laissons pour ce qu'elle vaut l'affirmation de Ruge d'après laquelle lui-même et Marx auraient suscité la poésie satirique de Heine, en lui disant : « *Cessez donc d'ergoter sempiternellement sur l'amour et montrez une bonne fois aux lyriques poétiques (politiques?) comment il faut s'y prendre : à coups de fouet.* » La poésie satirique de Heine aurait vu le jour même sans Ruge et sans Marx. Mais, en fait, Heine noua une étroite amitié avec Marx, et si sa poésie satirique a atteint, pendant la période où ils vivaient ensemble, le haut niveau qui lui assure à jamais une place éminente dans la littérature mondiale, Marx y est sans aucun doute pour quelque chose.

Quand Marx arriva à Paris, Heine se trouvait justement à Hambourg, où il s'était rendu pour la première fois depuis son départ d'Allemagne, douze ans plus tôt, afin de revoir sa mère et de parler affaires avec Campe³⁶. C'est ce voyage qui fournit au poète, avec la disposition d'esprit qu'il fallait, les données de *Germania*, *Conte d'hiver*, qu'il composa dès son retour, dans les jours mêmes où il fit la connaissance de Marx. Cette satire, la plus géniale qu'il ait écrite, ne contient rien qui n'ait appartenu à son propre fonds depuis longtemps, et il serait oiseux d'y rechercher une influence de Marx ; mais nous savons par une tradition sûre qu'en ce temps Heine allait souvent demander conseil à Marx et à sa femme en matière esthétique et l'on sent aisément combien il a dû se trouver heureux d'avoir enfin rencontré des êtres qui le comprenaient à fond. Marx n'a jamais pu venir à bout de la crainte mystérieuse que le

35 Nous disposons d'un document qui nous renseigne sur l'idée que Heine pouvait se faire de Marx avant de l'avoir vu. Un ancien camarade d'études du poète, Moses Hess, avait rencontré Marx à Bonn et avait écrit à son sujet, en 1841, les lignes suivantes à Berthold Auerbach : « *Tu peux t'attendre à faire la connaissance du plus grand des philosophes, peut-être du seul vrai philosophe aujourd'hui vivant : à bref délai, où qu'il se fasse connaître (soit par ses écrits, soit du haut de la chaire), il attirera les regards de l'Allemagne. Tant par sa tendance que par son tour d'esprit philosophique, il dépasse non seulement Strauss, mais aussi Feuerbach, et cette dernière remarque va loin ! Si je pouvais être à Bonn quand il enseignera la logique, je serais le plus assidu de ses auditeurs. Voilà le genre d'homme que j'ai toujours souhaité d'avoir pour maître de philosophie. Je sens maintenant pour la première fois quel apprenti je suis en matière de vraie philosophie. Mais patience ! je m'instruirai encore ! Le Dr Marx, c'est le nom de mon idole, est encore un tout jeune homme (il a tout au plus vingt-quatre ans), qui portera le dernier coup à la religion et à la politique du moyen âge ; il unit au sérieux philosophique le plus profond l'esprit le plus incisif ; imagine-toi Rousseau, Voltaire, Holbach, Lessing, Heine et Hegel unis en une seule personne.* » C'est sans doute de cette façon que notre poète lui-même se représentait Marx, à l'époque. Il connaissait d'ailleurs certainement l'activité du jeune Marx comme rédacteur en chef de la *Gazette rhénane* (15 octobre 1842-1er janvier 1843). Dès le 7 novembre 1842, il avait écrit à Heinrich Laube : « *Gutzkow et consorts, avec leur lâche mensonge, sont déjà parvenus à rendre suspectes mes convictions politiques, et moi qui suis peut-être le plus décidé de tous les révolutionnaires, qui n'ai pas dévié de l'épaisseur d'un doigt de la droite ligne du progrès, qui ai fait à la grande cause tous les grands sacrifices, je passe maintenant pour un apostat, pour un laquais ! Que sera-ce quand je me mettrai en opposition directe avec les faux héros, les patriotes braillards et autres sauveurs de la patrie? ... Ne jouons pas aux doctrinaires prussiens, il nous faut agir en accord avec les « Annales de Halle » (l'organe de Ruge, G. C.) et la « Gazette rhénane » ; nous ne devons nulle part cacher nos sympathies politiques et nos antipathies sociales, nous devons nommer le mal par son nom et défendre le bien sans ménagements mondains... » (*Correspondance*, 2, pp. 423-434.). Quant à Marx et Engels, ils savaient très exactement, au début des années quarante, qui était Henri Heine. Ils connaissaient, à n'en pas douter, toutes ses œuvres déjà parues. Les lettres et écrits d'Engels antérieurs à 1843 sont remplis d'allusions à Heine. Dans sa critique des productions littéraires des « socialistes moraux », Engels dit qu'« *il n'y a guère d'espoir pour un poète allemand en Allemagne* » tant que les contradictions de classe ne se seront pas dégagées et que la domination politique n'aura pas été au moins conquise par la bourgeoisie. Il est bien possible qu'en écrivant ces lignes, il ait pensé à Heine. En tout cas, c'est bien Heine qui avait jugé, comme l'analyse d'Engels le dit ensuite, « *impossible dans la société allemande de se présenter en révolutionnaire, parce que les éléments révolutionnaires eux-mêmes sont encore trop peu développés, tandis que la misère chronique qui entoure le poète de tous les côtés exerce une action trop engourdissante pour qu'il puisse s'élever au-dessus d'elle, se comporter librement à son égard et la railler sans y retomber lui-même* ». Le texte se termine par la phrase suivante, qui s'applique tout à fait à la décision de Heine de partir pour Paris : « *Pour l'instant, on ne peut que conseiller à tous les poètes allemands qui ont encore quelque talent d'émigrer dans des pays civilisés.* » Ainsi firent, on le sait, avec Heine, Marx et Engels, Platen et Börne, Herwegh et Freiligrath. À cette époque, dira Mehring (art. cité « *Sur la Jeune Allemagne* »), le mot amer de Danton était une vérité pour l'Allemagne, et les émigrés ont emporté la patrie à la semelle de leurs souliers. Marx lui-même avait écrit en 1842, après avoir reçu avis de l'interdiction de la *Gazette rhénane* : « *Même pour la liberté, il est répugnant de fournir la corvée, répugnant de se battre à coups d'aiguille au lieu de coups de masse. Je suis excédé de l'hypocrisie, de la sottise, de l'autorité brutale et de notre conformisme, de nos courbettes, de notre vie d'expédients, de notre mendicité... En Allemagne, je ne peux plus me mettre à rien.* » Il n'est pas étonnant qu'il ait compris d'emblée les sentiments de Heine !*

36 Heine avait quitté Paris le 21 octobre et il était arrivé le 29 à Hambourg. Il y resta jusqu'au 8 décembre et rentra à Paris le 18 de ce mois. Marx y était arrivé autour du 25 novembre. C'est à la fin de décembre que Heine fut présenté à Marx par Ruge.

communisme inspirait à Heine ; d'ailleurs, c'était encore la période où Marx faisait lui-même sa mue économique et philosophique, et on peut donc se demander s'il a fait même une tentative de délivrer le poète de cette peur insensée. Tout rigoureux qu'il était d'ordinaire dans les choses politiques, Marx a toujours jugé avec indulgence les écarts qu'il arrivait à Heine de commettre ; il tenait les poètes pour des originaux, et il pensait qu'il fallait les laisser aller leur chemin ; on n'avait pas le droit de leur appliquer la même mesure qu'aux gens ordinaires, voire extraordinaires.³⁷

Si le *Conte d'hiver* marque le sommet de la poésie satirique de Heine, n'oublions pas qu'il s'agit du sommet d'un massif imposant. Le « *Los* » du roi de Bavière, que Heine a publié dans les *Annales franco-allemandes*, était à son avis la plus sanglante de ses satires ; et les œuvres qu'il a composées sur le et les despotes de Prusse, « *L'Enfant du diable* », « *L'Empereur de Chine* », « *Le nouvel Alexander* », ne le lui cèdent ni en mordant ni en à-propos. Certaines pièces, comme la « *Légende du château* », ne sont même pas tolérables pour la liberté de la presse du nouvel Empire allemand, liberté qui a déjà porté la main aussi, sauf erreur de ma part, sur les « *Tisserands* ».

Ces vers vivent et vivront aussi longtemps que la poésie assumera la haute charge de châtier les coupables qui descendent pompeusement au tombeau, en échappant aux atteintes de la justice terrestre.

En dehors des *Annales franco-allemandes*, Heine a disposé du *Vorwärts*, paraissant à Paris en 1844, pour insérer maintes satires de sa composition, auxquelles l'atmosphère allemande ne convenait pas³⁸. Quant au *Conte d'hiver*, il sortit, avec bien des atténuations dues à la censure, à Hambourg, chez Campe, à l'automne de 1844, en guise d'annexe aux *Poésies nouvelles* : le recueil publié sous ce titre comprenait – outre ceux des « *Poèmes d'actualité* » qui pouvaient être imprimés en Allemagne – des vers plus anciens tels que le « *Printemps nouveau* » et les œuvres à « *Diverses* », dont la réédition avait été empêchée par la protestation de Gutzkow quelques années auparavant.

Pour surveiller l'impression du volume, Heine s'était rendu de nouveau à Hambourg dans l'été de 1844, et ce deuxième voyage fut aussi le dernier. Le 21 septembre, il envoyait à Marx les bonnes feuilles du *Conte d'hiver* pour publication dans le *Vorwärts*. Dans sa lettre, il exprimait la joie qu'il se promettait de la fréquentation de Marx dans l'hiver suivant³⁹ ; mais cette joie fut de courte durée. À l'instigation du gouvernement prussien, les collaborateurs du *Vorwärts* furent expulsés de Paris dès janvier 1845, et Marx s'en fut à Bruxelles.⁴⁰

37 Voir Jean Fréville, ouv. cité, p. 333.

38 Dans ce petit journal bi-hebdomadaire au titre prometteur (« *Vorwärts* » veut dire : En avant) devaient paraître une douzaine des meilleurs poèmes politiques de Heine. Le contenu du *Vorwärts* a été analysé par M. Schilkloner dans sa thèse sur « *Karl Marx au temps de son émigration à Paris, 1843-1845* » (Université de Moscou, 1949). Cet auteur a démontré l'influence directe de Marx et de ses conceptions sur toute l'orientation du journal : un grand nombre des idées qui s'exprimeront dans *La Sainte Famille* se trouvent aussi dans le *Vorwärts*. Le cercle formé par les rédacteurs en titre du journal et par ses collaborateurs immédiats (Bernays, Ewerbeck, Weber, Daniel, Weill, etc.) représente le premier groupement de partisans de Marx, et le journal a été « *la tribune du communisme scientifique en formation* » (p. 287).

39 Heine écrivait dans cette lettre : « *Mon livre est imprimé, mais ne sera donné au public que d'ici dix à quinze jours, pour qu'il n'y ait pas de tapage tout de suite. (*) Je vous envoie aujourd'hui les épreuves (...) sous bande, à trois fins : d'abord pour vous amuser ; deuxièmement pour que vous puissiez arrêter tout de suite des mesures en vue d'agir dans la presse allemande en faveur du livre ; et troisièmement pour que, si vous le jugez convenable, vous puissiez donner au Vorwärts la primeur du poème nouveau... Écrivez, je vous prie, un mot d'introduction pour ces extraits...* » Cette lettre qui met l'accent sur la solidarité politique entre les deux révolutionnaires, – Heine tenant par-dessus tout à ce que ce soit Marx qui fasse connaître son œuvre au public, – permet aussi de constater le caractère intime de l'amitié qui unissait l'auteur et le destinataire. Elle se termine par ces mots : « *Adieu, cher ami, et excusez mon brouillage confus* (Heine souffrait alors des yeux). *Je ne puis relire ce que j'ai écrit, mais il ne nous faut guère de signes pour nous comprendre. Du fond du cœur, H. Heine.* »

(*) Heine craignait d'être arrêté, bien qu'il fût à Hambourg, et non en Prusse. On sait qu'il avait fait le voyage du Havre à Hambourg par mer. En effet, le 16 avril 1844, le gouvernement prussien avait ordonné l'arrestation de Marx, Heine, Ruge et des autres collaborateurs des *Annales*, dès qu'ils se présenteraient sur territoire prussien. Deux ans plus tard, dans la préface d'*Atta Troll*, Heine opposera cet ordre du gouvernement prussien, régulièrement renouvelé contre lui chaque année vers la joyeuse date de Noël, à la bienveillante tolérance dont jouissent d'aucuns qui l'ont pourtant durement critiqué pour sa « versatilité ».

Si Heine échappa à cette sanction, ce n'était pas qu'il fût naturalisé Français et par conséquent à l'abri de toute expulsion, calomnie que Treitschke lui-même n'a pas eu honte de soutenir ; le fait est que Guizot, esprit cultivé, céda à contre-cœur aux instances réitérées des serins germano-chrétiens, mais recula devant le scandale qu'eût été la proscription d'un poète de renommée européenne.⁴¹

5. DANS LE SÉPULCRE DE MATELAS

Si Heine n'eut pas à souffrir du coup que le gouvernement prussien portait aux collaborateurs du *Vorwärts*, il fut frappé d'une autre atteinte, et au centre même de l'énergie vitale.

Sa santé était défaillante depuis longtemps. Au début de son séjour en France, ses maux de tête invétérés s'étaient un peu calmés ; mais très tôt, avant 1840, des phénomènes de paralysie se produisirent, surtout une maladie des yeux, si grave que le poète fut plusieurs fois menacé de perdre complètement la vue. Il luttait contre ce mal quand il reçut la nouvelle que son oncle Salomon était mort à la fin de décembre 1844, en ne lui laissant qu'un malheureux legs de quelques milliers de marks pour tout héritage.

Depuis que Heine résidait à Paris, le vieux potentat lui avait versé une pension annuelle de quatre mille francs, qui, après des interruptions et des brouilles, avait été portée à quatre mille huit cents francs, eu égard au mariage du poète. À une date récente, lors de son passage à Hambourg, Heine avait obtenu la promesse formelle qu'il percevrait cette pension jusqu'à son dernier jour et que sa veuve toucherait à son tour, sa vie durant, la moitié de la somme.

L'émotion que le poète ressentit en voyant avec quelle indignité le testateur manquait à sa parole porta le coup fatal à une santé déjà ébranlée ; il eut une attaque, la paralysie tomba sur les yeux d'abord et descendit peu à peu sur la poitrine. L'œil gauche resta pour toujours fermé entièrement ; l'œil droit se troubla et la paupière, à moitié paralysée, cessa de se relever librement.

Il est à la fois inutile et impossible d'exposer ici tous les détails, en partie fort désagréables, du conflit qui éclata au sujet de l'héritage. Heine s'est permis de porter dans cette joute des coups discutables, mais il avait le droit moral de son côté et il trouva des alliés zélés. Le plus empressé fut le jeune Ferdinand Lassalle, venu à Paris en 1845 pour y travailler dans les bibliothèques à son ouvrage sur Héraclite. Avec la clairvoyance du poète, Heine découvrait en Lassalle et en Marx les fils d'une époque nouvelle,

*« qui ne voudra pas entendre parler du renoncement et de la modestie avec lesquels nous avons traîné la faim et badiné, plus ou moins hypocritement, en traversant notre époque à nous. »*⁴²

Au bout de dix-huit mois, pendant lesquels l'état de santé du poète n'avait fait que s'aggraver, à ce point que la presse avait déjà répandu la nouvelle de sa mort, Karl Heine, fils et héritier de Salomon, se

40 Dans cette occasion, Marx a adressé à Heine une lettre tout aussi touchante que celle qu'il avait reçue de lui en septembre 1844. Il écrit : « *De tous les gens que je laisse ici, c'est de laisser Heine qui m'est le plus désagréable. Je voudrais bien vous mettre dans mes bagages.* » Et Marx dresse des plans en vue d'une publication commune à Darmstadt : « *Vous ne refuserez sûrement pas puisque nous devons utiliser chaque occasion de nous domicilier en Allemagne.* » L'emploi si spontané du nous dans cette lettre montre bien l'amitié profonde des deux hommes et l'identité de leurs vues. Le surlendemain, Heine exprimera sa peine dans une lettre à son éditeur : « *Depuis quinze jours, je suis assailli jusqu'au cou par une meute de tourments, surtout à la suite des persécutions grossières contre tous ceux qui ont écrit dans le Vorwärts ; Marx est obligé de partir aujourd'hui même, et je suis tout simplement furieux.* » (4 février 1845.)

41 Il y avait aussi une loi du 14 octobre 1814, dont l'article 3 disposait que les personnes nées à Düsseldorf et autres lieux entre 1791 et 1801 avaient le droit d'établissement en France : c'était le cas de Heine.

42 Mehring omet de noter que Lassalle devait représenter l'une des sources classiques de l'opportunisme dans le mouvement ouvrier d'Allemagne.

déclara prêt à continuer le paiement de la pension. Il vint en personne à Paris, au mois de février 1847, et l'on conclut un contrat en bonne forme, par lequel Heine s'engageait à ne rien publier sur la famille⁴³. Ainsi, l'homme aux trente millions se fit largement payer son aumône, puisque l'accord eut notamment pour conséquence la destruction des *Mémoires* de Heine, auxquels il avait travaillé longtemps et avec beaucoup d'amour, et où il voyait lui-même le couronnement de son œuvre. Il ne nous reste que les quelques feuillets que Heine essaya de décrire à la fin de sa vie, et encore ce texte a-t-il été mutilé après la mort de l'auteur par l'un de ses frères.

Dans l'ensemble, la famille de Heine a été l'un des fléaux de son existence, sans qu'il y eût de sa faute. C'est seulement avec sa mère et sa sœur qu'il entretenait des rapports étroits et tendres ; ses frères avaient une pauvre âme de valet ; ils avaient vendu leur plume, l'un au despotisme des Habsbourg, l'autre au despotisme tsariste. Tous deux ont cherché à vivre de la gloire du poète, en vrais parasites. Ensuite, le coup le plus dur que Heine ait eu à subir lui est venu de son cousin Karl Heine, celui-là même auquel il avait prodigué ses soins en 1832, quand il était à la mort, atteint du choléra qui sévissait alors à Paris. Le vrai motif de la vilénie qu'il commit était la folle appréhension qui agite la conscience peu nette des rois de la Bourse, si « corrects » qu'ils se soient montrés dans la chasse aux millions. Karl Heine avait épousé une Fould, issue d'une dynastie de gens de Bourse parisiens à l'adresse de laquelle Heine avait glissé, à l'occasion, un mot acerbe dans ses lettres de Paris à la *Gazette d'Augsbourg*. C'est pour cela qu'on infligea au poète une torture dont il ne put jamais se remettre.

Par moments, il allait mieux ; mais, dans l'ensemble, la maladie suivait son cours inexorable. Il avait déjà perdu tout ressort quand la révolution de Février éclata.⁴⁴

« Voilà huit jours, écrivait-il à Campe le 7 juin 1848, que je suis complètement paralysé, cloué au fauteuil ou au lit ; j'ai les jambes en coton, et on me porte comme un enfant. Des crampes terribles. Ma main droite commence à mourir à son tour, et Dieu sait si je pourrai vous écrire encore. La dictée devient un supplice avec mes mâchoires paralysées. La perte de la vue est encore le moindre de mes maux. »

Un mois après, nouvelle lettre :

« Je ne dis rien des événements du jour ; c'est l'anarchie universelle, un brouillamini général, la démence de Dieu devenue visible. Si cela continue, il faudra mettre le vieux sous les verrous. »

C'est en mai 1848 que Heine a fait sa dernière sortie :

« J'ai eu peine à me traîner jusqu'au Louvre, et j'ai failli m'écrouler à l'entrée de la salle sublime où la déesse de la beauté, Notre-Dame de Milo pleine de grâce, est debout sur son piédestal. Je me suis longtemps prosterné à ses pieds, et j'ai tant sangloté que cela devait forcément attendrir le marbre. Aussi la déesse m'a-t-elle regardé, d'un air à la fois miséricordieux et désolé, comme si elle voulait dire : Ne vois-tu donc pas que je n'ai pas de bras pour te venir en aide ? »

Le poète a tenu bon huit ans encore, dans son sépulcre de matelas avec un héroïsme qui n'a pas pu désarmer l'insondable bassesse de ses calomnieurs, mais qui suspend même le cri d'admiration sur les lèvres de ceux qui sont sensibles au tragique de la vie humaine. Les lettres mondiales n'offrent pas d'autre exemple d'un poète qui, à l'âge où même de grands créateurs commencent à sentir leur force s'épuiser, ait continué à travailler en toute sérénité alors qu'il souffrait le martyr, et ait su donner des œuvres qui, par leur plénitude et leur beauté, surpassent encore, ou peu s'en faut, ce qu'il avait fait de plus réussi pendant la période où il se portait le mieux. Le *Romancero*, dont presque toutes les pièces datent des premières années de la maladie, est d'un aussi bon aloi que le *Livre des chants* ou les *Poésies nouvelles* ; on y

43 La famille avait peur de voir révéler les véritables conditions d'existence du poète : *« Quand je mourrai, on arrachera – La langue à mon cadavre, – Parce qu'ils craignent que je ne revienne – Du royaume des ombres pour me faire entendre. »*

44 Cf. la conversation avec Fanny Lewald du 14 mars 1848 : *« Vous ne pouvez savoir ce que c'est que d'assister à de pareilles révolutions quand on est dans mon état. Il aurait fallu que je fusse mort, ou bien portant. »*

entend un accent tout nouveau et pleinement original, tant dans les « *Histoires* » que dans les « *Lamentations* » ou les « *Mémoires hébraïques* ».

Karl Hildebrand, qui était devenu le secrétaire de Heine à la fin de l'automne de 1849, raconte comment cette œuvre a pris forme peu à peu :

« Heine avait l'ouïe affaiblie et les yeux fermés ; il avait peine à relever ses paupières fatiguées de son doigt amaigri, chaque fois qu'il désirait voir quelque chose. Les jambes paralysées, tout le corps ratatiné : des mains féminines – il ne pouvait supporter d'homme à son service – le portaient chaque matin dans son fauteuil pour qu'on fasse le lit. Il ne pouvait endurer le moindre bruit. Ses douleurs étaient si violentes que, pour avoir un peu de repos, quatre heures de sommeil la plupart du temps, il était obligé de prendre de la morphine sous trois formes différentes. C'est pendant ses nuits blanches que Heine a composé ceux de ses chants qui sont sans doute les plus merveilleux. Il m'a dicté le Romancero tout entier. Chaque matin, il avait son poème fait. Ensuite, il se mettait à passer la lime, ce qui prenait des heures, et pendant ce temps, mettant à profit ma jeunesse comme Molière l'ignorance de sa servante Louison, il m'interrogeait sur la sonorité, sur la place de l'accent, sur la clarté, etc. Chaque présent et chaque imparfait étaient pesés ; on vérifiait les titres de chaque terme vieilli et contraire à l'usage ; chaque hiatus était éliminé ; on retranchait chaque adjectif superflu, tout en introduisant, ça et là, des négligences voulues. »

Dans la postface du *Romancero*, datée du 30 septembre 1851, Heine se prononce, comme par le passé, en faveur des principes démocratiques auxquels sa prime jeunesse avait payé tribut et qu'il avait défendus, dans la suite, avec une ardeur de plus en plus vive. En revanche, il s'avoue coupable d'avoir, en théologie, rétrogradé vers la vieille superstition, vers un Dieu personnel. Cependant, il est obligé de démentir les bruits d'après lesquels sa régression l'aurait conduit jusqu'au seuil d'une Église, voire dans son sein.

« Non, mes convictions et opinions religieuses sont restées exemptes de tout sentiment d'Église ; aucun bruit de cloches ne m'a séduit ; aucun cierge ne m'a aveuglé ; je n'ai joué d'aucun symbolisme et n'ai pas tout à fait renoncé à ma raison⁴⁵. Je n'ai rien abjuré, même pas mes vieux dieux païens, dont je me suis sans doute détourné, mais en prenant congé d'eux avec une affection cordiale. »

Quelques années après, dans les *Aveux*, il s'est exprimé en termes analogues, mais avec plus de détails : il y indique que son retour à Dieu tient surtout au fait que l'athéisme a conclu une alliance plus ou moins secrète avec le communisme le plus horriblement nu, le communisme vulgaire, sans feuille de vigne.

Ces professions de foi de Heine ont donné lieu à bien des discussions. Il va de soi qu'elles n'ont aucun rapport avec la conversion des autres qui font pénitence à l'article de la mort. Du point de vue des dévots et des croyants, le déisme de Heine ne vaut pas mieux que son athéisme. D'autre part, il ne suffit pas non plus de dire que la malice perce à travers tous les propos de Heine sur son retour à Dieu. Schopenhauer, qui n'avait pas une trop bonne opinion de Heine en général, est dans le vrai, quand il dit du *Romancero* :

« Derrière toutes ses plaisanteries et drôleries, nous remarquons un sérieux profond, qui a honte de paraître sans voile. »

Un témoin aussi digne de foi que Karl Hildebrand affirme formellement qu'outre des œuvres de poésie, il devait lire au malade surtout des ouvrages de théologie ou, du moins, d'histoire ecclésiastique ; tout le Spittler, et le Tholuk, plus pesant encore, qu'il débâtait machinalement, en n'y prenant aucun

⁴⁵ Le même esprit se reflète dans le poème « *Commémoration* » (*Romancero*, livre II, « *Lamentations* », 12) : « On ne chantera pas de messe, – On ne dira pas de kadosch (prière juive pour les morts) ; – Rien ne sera dit, rien ne sera chanté – Au moment où je mourrai. »

intérêt ; de même, des chapitres entiers de la Bible, que Heine savait presque par cœur, surtout l'*Ancien Testament*. En dépit, ou en raison, de son antipathie invincible contre tout ce qui tenait à l'Église, il a manifesté, sa vie durant, une vive curiosité religieuse ; elle ne l'a pas abandonné à son lit de mort ; et, comme chaque jour, sans faute, son esprit remportait une victoire nouvelle sur la misère de la matière, il est possible que la « grande question de Dieu » ait pris facilement pour lui l'aspect de la croyance au Dieu de son enfance. Dans une lettre à Georg Weerth, il commente ainsi le sens de sa conversion :

« Je mourrai en poète, n'ayant besoin ni de religion ni de philosophie, et étranger à toutes deux. Le poète comprend fort bien l'idiome symbolique de la religion ainsi que l'abstrait jargon intellectuel de la philosophie, mais ces messieurs tant de la religion que de la philosophie ne comprendront jamais le poète, dont la langue sera toujours du chinois pour eux, ni plus ni moins que le latin pour Massmann. »

Bref, même à l'article de la mort, Heine n'est pas devenu « dévot » ; quoi qu'il en fût de son « déisme », il n'a pas troublé l'admirable lucidité de son esprit.⁴⁶

46 Le retour de Heine d'un athéisme de forme panthéiste au déisme reste la tragédie personnelle du poète malade et condamné ; mais c'est aussi l'expression de la faiblesse et de l'inconsistance de tout athéisme bourgeois. Comme Mehring le signale, le poète n'a d'ailleurs jamais parlé de son retour à la foi qu'avec ironie. Il écrit dans les *Aveux* : *« Je rentrai dans le berceau de la foi et je m'inclinai à nouveau devant la toute-puissance de l'Être suprême, qui règle les destinées de ce monde et à qui j'ai remis aussi l'administration de mes propres affaires, fort embrouillées au temps où je voulais jouer moi-même à la Providence. J'ai été heureux de les confier en quelque sorte à l'intendant céleste, qui, avec son omniscience, s'en occupe vraiment beaucoup mieux. L'existence d'un Dieu est pour moi, depuis lors, une grande bénédiction, sans compter que j'échappe aux tourments de la compatibilité, que j'ai en horreur. Je puis me dispenser maintenant de songer aux autres comme à moi-même ; en vrai dévot, je suis trop modeste pour empiéter sur les attributions de la Providence et je ne donne presque plus rien aux indigents. Je ne suis plus un bienfaiteur de paroisse, un contrefacteur des œuvres divines, et j'ai pieusement annoncé à mes anciens clients que, pauvre enfant, créature souffrante, je ne suis plus pour rien dans le gouvernement du monde : ils doivent dorénavant réclamer l'aide du Seigneur qui est au ciel et dont le budget et la bonté sont également infinis, tandis que moi, pauvre Dieu déchu, pour suffire jadis à mes envies de bienfaisance, j'étais très souvent obligé, même dans mes jours les plus divins, de tirer le diable par la queue... »*

Le sérieux de la conversion de Heine peut être apprécié aussi d'après un grand nombre de poèmes. Les prières qu'il adresse à Dieu retrouvé ne sont guère édifiantes :

« O Seigneur, je crois que le mieux – Serait de me laisser en ce monde ; – Commence seulement par guérir mon mal – Et pense aussi à me donner un peu d'argent.

«... La santé et un supplément de finances, – Voilà tout ce que je demande, Seigneur ! Oh ! fais en sorte – Que je vive encore, le cœur content, beaucoup de belles journées – Auprès de ma femme dans le statu quo. »

Ou bien, dans un registre plus ironique et plus révélateur :

« De ton manque d'esprit de suite, Seigneur, – Permits que je m'ébahisse : – Tu as créé le joyeux poète et tu lui ravis – Maintenant sa bonne humeur.

« La douleur émousse la gaieté – Et me donne de la mélancolie ; – Si la triste plaisanterie ne cesse pas, – Je finirai par me faire catholique » (...)

Heine s'exprime avec plus de franchise encore dans ses conversations de ce temps. C'est ainsi qu'il dit un jour à Adolf Stahr et à Fanny Lewald : *«... J'ai aussi ma croyance. Ne croyez surtout pas que je suis sans religion. L'opium est aussi une religion. Quand on répand un peu de cette poudre grise sur les brûlures qui me font terriblement souffrir, et que la douleur cesse aussitôt, ne faut-il pas dire qu'on a là cette même force calmante qui se montre efficace dans la religion ? Il y a plus de parenté entre l'opium et la religion que la plupart des gens ne se l'imaginent... Quand je ne peux plus supporter mes douleurs, je prends de l'opium ; quand je ne peux plus abattre mes ennemis, je les confie au bon Dieu... Il n'y a, ajouta-t-il en souriant après une petite pause, il n'y a que mes affaires d'argent auxquelles je veille encore plutôt moi-même. »* Une autre fois, Heine déclare, en causant avec Alfred Meissner, que, s'il pouvait sortir avec des béquilles, il irait à l'église. Comme Meissner s'étonne, il répond : *« Non, non ! Sûrement à l'église ! Et où aller en effet avec des béquilles ? Bien sûr, si je pouvais sortir sans béquilles, j'irais plutôt me promener sur les boulevards pleins de gaieté et danser au bal Mabille. »*

À l'adresse des réactionnaires, qui n'en continuent pas moins à parler de la piété de Heine, on peut citer d'ailleurs ce que le poète a écrit lui-même de Schelling dans son *Histoire de la religion et de la philosophie* : *«... Il est rentré furtivement dans l'étable de la religion ancienne ; il est maintenant bon catholique et il prêche un Dieu personnel, extérieur au monde, « qui a commis la folie de créer le monde ». Les partisans de l'orthodoxie peuvent toujours sonner les cloches et chanter le Kyrie eleison en l'honneur d'une telle conversion... Cela ne prouve rien en faveur de leurs opinions ; cela prouve seulement que l'homme tourne au catholicisme, quand il se fatigue et vieillit, que ses forces physiques et spirituelles l'ont abandonné, qu'il ne peut plus jouir et penser. Tant de libres penseurs se sont convertis sur leur lit de mort, mais du moins ne vous en vantez pas ! Ces histoires de renversement relèvent tout au plus de la pathologie et ne rendraient qu'un mauvais témoignage à votre cause. Elles ne prouvent après tout qu'une chose : c'est qu'il vous fut impossible de convertir ces libres penseurs tant qu'ils allaient sains d'esprit et libres comme l'air, en pleine possession de leur raison. »*

Loin de se tarir après le *Romancero*, la source poétique continua à jaillir, jusqu'à l'heure suprême. L'inspiration des derniers jours fut l'amour de Heine, un hallucinant amour d'outre-tombe, pour une jeune fille qui avait réussi à s'introduire dans la chambre du malade, – une semi-aventurière, à ce qu'il paraît. C'est à elle que s'adresse la grandiose fantaisie funèbre : « *Pour la Mouche* », la dernière œuvre de Heine⁴⁷. Cependant, les plus émouvants des poèmes du temps de la maladie sont consacrés à sa Mathilde ; ceux qui donnent le frisson le plus horrible ont été écrits pour maudire la tribu familiale, les gens avides, qui lui avaient porté le coup fatal ; et puis, il y a l'appel ardent à la vie, l'abandon lugubre aux délices amères de la mort. Heine avait certainement raison de dire de ses derniers poèmes, en les donnant à lire à un ami :

« *C'est beau, atrocement beau ! C'est une plainte qui sortirait d'une tombe ; ce sont les cris nocturnes d'un enterré vivant, ou plutôt d'un cadavre, ou de la tombe elle-même. Certes, le lyrisme allemand n'a jamais perçu de tels accents, et il ne pouvait pas les percevoir, parce qu'aucun poète n'a encore été dans une telle situation.* »

Les œuvres en prose que Heine a fait paraître quand il était dans son sépulcre de matelas comprennent, – outre les *Aveux*, où le grand railleur se juge lui-même une fois encore, – surtout Lutèce, recueil soigné des lettres de Paris écrites pour la *Gazette d'Augsbourg* après 1840. Cette œuvre obtint un brillant succès, surtout en édition française, et ainsi les Français, en plaçant de plus en plus haut le poète, ont compensé la honteuse injustice que lui infligeaient tant de ses compatriotes. Dans la préface de l'édition française de Lutèce, antérieure de quelques mois seulement à son décès, qui survint le 17 février 1856, Heine a dit son dernier mot sur le communisme.

Voici le texte :

« *Ce n'est qu'avec horreur et effroi que je pense à l'époque où ces sombres iconoclastes parviennent à la domination*⁴⁸ ; *de leurs mains calleuses, ils briseront sans merci toutes les statues de marbre de la*

47 Le poète a rêvé d'une passionnée qui s'incline sur son cadavre pour lui baiser la main, le front et les yeux : « *C'était toi, la fleur, enfant bien-aimée ; – Tes baisers ne permettaient pas de s'y tromper. – Pas une fleur n'a des lèvres aussi tendres, – Pas une fleur ne verse des larmes aussi brûlantes.*

« *Mon œil était clos ; mais mon âme – A contemplé sans cesse ton visage ; – Tu me regardais, bienheureuse et ravie, – Et éclaircie comme un spectre par la lune.*

« *Nous ne disions rien, mais mon cœur percevait – Ce que tu pensais dans le silence de l'âme... – Le mot qu'on prononce est sans pudeur, – Le silence est la floraison chaste de l'amour.*

« *Nuit dialoguée ! On ne saurait croire – Comme un tendre entretien sans paroles – Hâte la fuite du temps dans le beau rêve – De la nuit d'été, tissé de plaisir et de frissons.*

« *Ce que nous avons dit, ah ! ne le demande jamais ! – Demande au ver luisant ce que dit son scintillement à l'herbe, – Demande à l'onde ce que dit son murmure dans le ruisseau, – Demande au vent d'ouest ce que dit son haleine.*

« *Je ne sais combien de temps j'ai savouré, – Dans mon glacial abri de marbre fait pour le sommeil, – Le beau rêve de joie. Hélas ! Elle est évanouie, – La félicité de mon repos sans mélange (...)* »

48 Il vaut la peine de prendre un peu plus haut le texte que Mehring cite ici, afin de mettre en pleine lumière la pensée de Heine sur les idées démocratiques et sur la « nullité » de la bourgeoisie : « *Celui qui ne s'attache qu'aux mots trouvera aisément dans mes Correspondances, à force de les éplucher, bon nombre de contradictions, de légèretés, et même un manque apparent de conviction sincère. Mais celui qui saisit l'esprit de mes paroles y reconnaîtra partout la plus stricte unité de pensée et un attachement invariable pour la cause de l'humanité, pour les idées démocratiques de la révolution (...)* Les républicains qui se plaignent d'une absence de bon vouloir de ma part n'ont pas considéré que pendant vingt ans, dans toutes mes Correspondances, je les ai, en cas d'urgence, défendus assez sérieusement, et que, dans mon livre de Lutèce, je faisais bien ressortir leur supériorité morale, en mettant continuellement à nu l'outrecuidance ignoble et ridicule et la nullité complète de la bourgeoisie régnante. Ils ont la conception un peu lourde, ces braves républicains, dont j'avais d'ailleurs autrefois une meilleure idée. Sous le rapport de l'intelligence, je croyais que leur étroitesse d'esprit n'était que de la dissimulation, que la république jouait le rôle d'un Junius Brutus, afin de rendre par cette feinte imbécillité la royauté plus imprévoyante, et de la faire ainsi tomber un jour dans un piège. Mais après la révolution de Février je reconnus mon erreur, je vis que les républicains étaient réellement de très honnêtes gens qui ne savaient pas dissimuler, et qu'ils étaient en vérité ce dont ils avaient l'air (*). Si les républicains (sous Louis-Philippe) offraient déjà au correspondant de la Gazette d'Augsbourg un sujet très épineux, il en était ainsi à un bien plus haut degré pour les socialistes, ou, pour nommer le monstre par son vrai nom, les communistes. Et cependant je réussis à aborder ce thème dans la Gazette d'Augsbourg. Bien des lettres furent

beauté, si chères à mon cœur ; ils fracasseront toutes ces babioles et fanfreluches fantastiques de l'art qu'aimait tant le poète ; ils détruiront mes bois de lauriers et y planteront des pommes de terre ; les lis qui ne filaient ni ne travaillaient et qui pourtant étaient vêtus aussi magnifiquement que le roi Salomon dans toute sa splendeur, ils seront arrachés alors du sol de la société, à moins qu'ils ne veuillent prendre en main le fuseau ; les roses, ces oisives fiancées des rossignols, auront le même sort ; les rossignols, ces chanteurs inutiles, seront chassés ; et, hélas ! mon Livre des chants servira à l'épicier pour en faire des cornets, où il versera du café ou du tabac à priser pour les vieilles femmes de l'avenir. Hélas ! je prévois tout cela et je suis saisi d'une indicible tristesse en pensant à la ruine dont le prolétariat vainqueur menace mes vers, qui périront avec tout l'ancien monde romantique. Et pourtant, je l'avoue avec franchise, ce même communisme, si hostile à tous mes intérêts et mes penchants, exerce sur mon âme un charme dont je ne puis me défendre ; deux voix s'élèvent en sa faveur dans ma poitrine, deux voix qui ne veulent pas se laisser imposer silence, qui ne sont peut-être au fond que des instigations diaboliques : mais, quoi qu'il en soit, j'en suis possédé, et aucun pouvoir d'exorcisme ne saurait les dompter.

Car la première de ces voix est celle de la logique. Le diable est un logicien, a dit Dante. Un terrible syllogisme me tient ensorcelé, et, si je ne puis réfuter cette prémisse que les hommes ont tous le droit de manger, je suis forcé de me soumettre aussi à toutes ses conséquences. En y songeant, je cours le risque de perdre la raison ; je vois tous les démons de la vérité danser en triomphe autour de moi ; et, à la fin, un désespoir généreux s'empare de mon cœur et je m'écrie : elle est depuis longtemps jugée, condamnée, cette vieille société. Que justice se fasse ! Qu'il soit brisé, ce vieux monde, où l'innocence a péri, où l'égoïsme a prospéré, où l'homme a été exploité par l'homme ! Qu'ils soient détruits de fond en comble, ces sépulcres blanchis, où résidaient le mensonge et l'inquiétude. Et béni soit l'épicier qui un jour confectionnera avec mes poésies des cornets où il versera du café et du tabac pour les pauvres bonnes vieilles, qui dans notre monde actuel de l'injustice, ont peut-être dû se passer d'un pareil agrément. Fiat justitia, pereat mundus ! La seconde des deux voix impérieuses qui m'ensorcellent est encore plus puissante et plus infernale que la première, car c'est celle de la haine, la haine que je voue à un parti, dont le communisme est le plus terrible antagoniste, et qui est pour cette raison notre ennemi commun. Je parle du parti des soi-disant représentants de la nationalité en Allemagne, de ces faux patriotes dont l'amour pour la Patrie ne consiste qu'en une aversion idiote contre l'étranger et les peuples voisins et qui déversent chaque jour leur fiel, notamment contre la France. Oui, ces débris ou descendants des teutomanes de 1815, qui ont seulement modernisé leur ancien costume de fous ultra-tudesques, et se sont fait un peu raccourcir les oreilles, – je les ai détestés et combattus pendant toute ma vie, et, maintenant que l'épée tombe de la main du moribond, je me sens consolé par la conviction que le communisme, qui les trouvera les premiers sur son chemin, leur donnera le coup de grâce ; et certainement ce ne sera pas par un coup de massue, c'est par un simple coup de pied que le géant les écrasera ainsi qu'on écrase un crapaud. Ce sera son début. Par haine contre les partisans du nationalisme, je pourrais presque me prendre d'amour pour les communistes. Au moins, ce ne sont pas des hypocrites, ayant toujours sur les lèvres la religion et le christianisme ; les communistes, il est vrai, n'ont pas de religion (aucun homme n'est parfait) ; les communistes sont même athées (ce qui est assurément un grand péché) ; mais comme dogme principal ils professent le cosmopolitisme le plus

supprimées par la rédaction de la Gazette qui se souvenait du vieux dicton : « Il ne faut pas peindre le diable sur le mur. » Mais elle ne pouvait pas étouffer toutes mes communications, et, comme je l'ai dit, je trouvai moyen de traiter, dans ses prudes colonnes, un sujet dont l'effroyable importance était tout à fait inconnue à cette époque. Je peignis le diable sur le mur de mon journal, ou bien, comme s'exprimait une personne très spirituelle, je lui fis une bonne réclame. Les communistes, répandus isolément dans tous les pays et privés d'une conscience précise de leurs communes tendances, apprirent par la Gazette d'Augsbourg qu'ils existaient réellement ; ils surent aussi à cette occasion leur nom véritable, qui était tout à fait inconnu à plus d'un de ces pauvres enfants trouvés de la vieille société. Par la Gazette d'Augsbourg, les communes dispersées des communistes reçurent des nouvelles authentiques sur les progrès incessants de leur cause ; ils apprirent à leur grand étonnement qu'ils n'étaient pas le moins du monde une faible petite communauté, mais le plus fort de tous les partis, que leur jour, il est vrai, n'était pas encore arrivé, mais qu'une attente tranquille n'est pas une perte de temps pour des hommes à qui appartient l'avenir. Cet aveu, que l'avenir appartient aux communistes, je le fis d'un ton d'appréhension et d'angoisse extrêmes, et hélas ! ce n'était nullement un masque ! En effet, ce n'est qu'avec horreur et effroi... », etc.

() Le malheureux dénouement de la révolution de Février a été une des plus graves déceptions que Heine ait jamais éprouvées. Il n'a que railleries amères à l'adresse de Lamartine, Louis Blanc et consorts.*

absolu, un amour universel pour tous les peuples, une confraternité égalitaire entre tous les hommes, citoyens libres de ce globe. Ce dogme fondamental est le même qu'a prêché jadis l'Évangile, de sorte qu'en esprit et en vérité les communistes sont bien plus chrétiens que nos soi-disants patriotes germaniques, ces champions bornés d'une nationalité exclusive. »

Ces derniers mots de Heine ne reflètent-ils pas à la fois l'étendue et les limites de sa clairvoyance de poète ? Les ennemis mortels qu'il eut sa vie entière saignent toujours par les blessures que sa bonne lame leur a faites, et ce sont les communistes qui gardent sa tombe contre les insultes de ces fous furieux.

(Traduction d'Erna Cogniot)